Illinois U Library

NUMÉRO 156

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

Comédie Caumartin

25, Rue de CAUMARTIN_Métro MADELEINE-OPÉRA_LOC. OPÉ: 43-41

BRUNO COQUATRIX
présente

MARGUERITE JAMOIS
PAUL MEURISSE

UN NOMMÉ JUDAS

PIÈCE EN 3 ACTES DE
CLAUDE-ANDRÉ PUGET et PIERRE BOST
MISE EN SCÈNE DE
JEAN MERCURE
AVEC
HENRI LESIEUR. GEORGES AMINEL
MAURICE CHEVIT. ROBERT BAZIL
CLAUDE D'YD . PAUL RIEGER
PIERRE MARTEVILLE. JEAN MERRER
ANNE OLIVIER. JEAN-PIERRE MAURIN
ET
JEAN-ROGER CAUSSIMON
DÉCORS ET COSTUMES DE
LEONOR FINI

TOUS LES SOIRS A 21h15_MATINÉE DIMANCHE A 15h_MARDI RELACHE

Ce supplément n'est servi que
par abonnement couplé avec
FRANCE-ILLUSTRATION
Le Monde Illustré
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

Philippe Thadée Marc Léa

Léa Judas

Judas Léa

1 THADÉE. — *C'est un travail, vous sav pour une femme. D'autant que les affai sont difficiles...* (ACTE I.)

2 LÉA, bondissant dans un cri de joie. *Judas !* (ACTE I.)

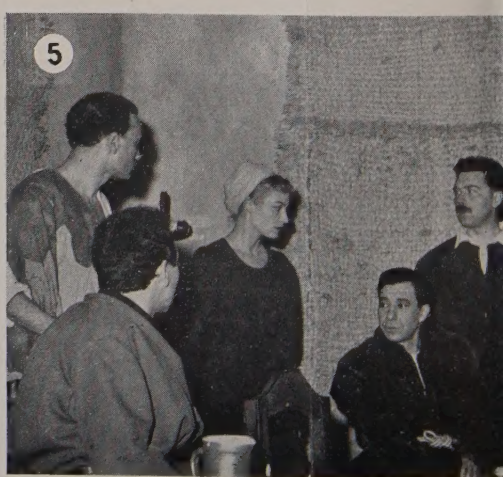
3 LÉA. — *En somme, sauf erreur, je t'ain* (ACTE I.)

4 MARC, exultant. — *Oui ! Il a ramassé fouet et pan ! et pan !* (ACTE I.)

5 JUDAS. — *Je lui ai demandé de suivre Jés Pour savoir où il allait.* (ACTE II.)

Jeanne Marc

Philippe Thomas Jeanne Judas Jacque



UN NOMMÉ JUDAS

Pièce en trois actes de
CLAUDE-ANDRÉ PUGET
et PIERRE BOST

Cette pièce a été représentée pour la première fois à Paris, le 2 avril 1954 à la COMEDIE-CAUMARTIN, dans des décors et costumes de LÉONOR FINI et une mise en scène de JEAN MERCURE.

★

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1954, by Claude-André PUGET et Pierre BOST.

Supplément au N° 412 de « France-Illustration-Le Monde Illustré »

PERSONNAGES

(par ordre d'entrée en scène)

Léa ..... *Marguerite JAMOIS*

Bartholomé, le forgeron ..... *Henri LESIEUR*

Jacques, le menuisier ..... *Robert BAZIL*

Thadée, l'épicier ..... *Maurice CHEVIT*

Philippe, le caravanier ..... *Georges AMINEL*

Marc, l'apprenti ..... *Jean-Pierre MAURIN*

Le Policier ..... *Jean-Pierre CAUSSIMON*

Judas ..... *Paul MEURISSE*

Jeanne, la mère de Marc ..... *Anne OLIVIER*

André ..... *Claude d'YD*

Mathieu ..... *Pierre MARTEVILLE*

Simon ..... *Jean MERRER*

Thomas ..... *Paul RIEGER*

ACTE PREMIER

Une salle en contre-bas, aux murs crépis à la chaux, qui ouvre au fond, par une porte surélevée, sur une petite cour. Une fenêtre plus large que haute, à verre dormant, translucide. Une autre porte, sur le côté. Une cheminée. Une enclume. Un établi. Un lit de sangles. Des escabeaux. C'est un atelier modeste, mais pas misérable.

Au lever du rideau, Léa est assise sur le lit sangles, coudes aux genoux, tête baissée. petit Marc, dans un coin, fait son baluchon. temps en temps, il renifle comme un fant qui se retient de pleurer. Bartholomé (nous sommes chez lui), Jacques, hadée et Philippe poursuivent une conver- tion animée. Pendant tout le début de la ène, Léa, qui écoute tout, garde l'attitude quelqu'un qui ne veut pas entendre. De mps en temps, elle jette, vers ceux qui rlent, un coup d'œil sans bienveillance ; ou en elle hausse discrètement les épaules.

BARTHOLOMÉ, *dans une large exclamation incrédulité.* — Allez ! Allez !

JACQUES. — Quoi : « Allez » ?

BARTHOLOMÉ. — Pas d'histoires !

THADÉE, *tourné vers les autres, les prenant témoins.* — C'est des histoires ?

BARTHOLOMÉ, *haussant les épaules.* — Sur âne !

JACQUES, *confirmant.* — Sur un âne.

BARTHOLOMÉ, *net.* — Vous vous foutez de oi.

THADÉE, *piqué.* — Bon. Si tu veux.

BARTHOLOMÉ. — Enfin, vous n'allez tout de ême pas me faire croire que pour son entrée ficielle...

THADÉE. — Bon, bon... Crois-le pas !...

BARTHOLOMÉ. — ...Il se serait mis sur un e !... Un âne... comme... enfin quoi... mme... comme un âne !...

PHILIPPE, *rectifiant.* — Ah ! pardon !

JACQUES. — Pardon !

THADÉE. — Attends un peu !

JACQUES. — On n'a pas dit ça.

PHILIPPE. — Il y a âne et âne... Celui-là...

JACQUES. — C'était un grand. Un beau.

PHILIPPE. — Un bien nourri. Un reluisant.

THADÉE. — Un âne de riche.

JACQUES. — Gris.

THADÉE, *précisant.* — Gris tirant sur le eu.

PHILIPPE. — C'est les plus rares.

BARTHOLOMÉ, *approuvant malgré lui.* — i... Et les plus chers.

PHILIPPE. — Exactement !

THADÉE. — Tu vois bien !... *(Reprenant :)* Et qui n'avait pas peur. Malgré la foule. Et pourtant ça criait !

PHILIPPE. — Malgré les taons qui piquaient dur.

THADÉE. — Et surtout... fier. Voilà : fier.

JACQUES. — Fier comme s'il avait compris.

THADÉE, *doucement affirmatif.* — Mais... il avait compris.

Un temps.

BARTHOLOMÉ, *commençant à céder.* — Oui... évidemment, comme ça, j'aime mieux. *(Léa regarde Bartholomé avec un petit sourire ironique. Il est un peu gêné et ne soutient pas le regard de Léa, qui reprend très vite sa position d' « absente. » Bartholomé, se rapprochant :)* N'empêche que, moi, j'aurais pris un cheval.

THADÉE. — Oui, toi.

JACQUES. — Justement. Pas lui.

BARTHOLOMÉ. — Pourquoi ?

THADÉE. — Attends un peu !

BARTHOLOMÉ, *à Thadée.* — Oh ! tu m'agaces, toi ! *(Aux autres :)* Vous ne pouviez pas lui trouver un cheval ?

THADÉE. — Naturellement si. Et d'ailleurs, nous aussi, oui... nous aussi, on avait d'abord pensé à un cheval, comme toi, comme n'importe quel imbécile... *(Un petit rire de Léa. Thadée s'arrête et se reprend, après avoir regardé Léa.)* Je veux dire : comme tout le monde... Seulement, nous, eh bien ! nous... on n'a pas été consultés.

BARTHOLOMÉ. — Ah ?

PHILIPPE. — Il nous aurait demandé, on lui aurait dit : un cheval, bien entendu...

THADÉE. — Mais il nous a dit : « Un âne ».

PHILIPPE. — Voilà.

JACQUES. — Et comme il a vu qu'on était un peu... comme toi...

PHILIPPE. — ...Qu'il y en avait même qui allaient discuter...

THADÉE. — Comme toi..

JACQUES. — ...Et ça, il le sent tout de suite, et il n'aime pas... Alors, pour qu'il n'y ait pas

d'histoires, il nous a expliqué que c'était dans les Ecritures...

THADÉE. — ...Et il nous a indiqué l'endroit où on le trouverait.

BARTHOLOMÉ. — Dans les Ecritures ?

THADÉE. — Quoi ? Dans les Ecritures ?... Ah !... Non !... L'endroit où on trouverait l'âne. On y est allé, il y avait l'âne.

BARTHOLOMÉ. — Ça !... *(Il est frappé. Il regarde vers Léa, qui ne bronche pas, et il dit en hochant la tête, comme pour lui-même, mais un peu à l'adresse de Léa :)* Il y avait l'âne...

PHILIPPE. — Il y avait l'âne. Alors, nous, du coup, tu comprends...

JACQUES. — On n'a fait ni une ni deux...

BARTHOLOMÉ. — Vous prenez l'âne...

PHILIPPE. — On prend l'âne.

THADÉE. — Il monte dessus...

JACQUES, *ravi.* — Et alors...

PHILIPPE. — Et alors, à partir de ce moment-là, Bartholomé, mon vieux... toi qui nous parles d'un âne... il n'y avait plus d'âne, tu comprends !

JACQUES. — Ça n'était plus un âne !

THADÉE. — Non. C'était... une autre bête. Une... une monture...

JACQUES. — Royale.

THADÉE. — Et encore, non !... Même pas une bête !... Un... un trône, tiens !... Un trône... qui s'avançait sur ses petits sabots dans le soleil !...

JACQUES. — Nous, on avait coupé des branches aux palmiers...

PHILIPPE. — Aux oliviers... Aux lauriers-roses...

THADÉE. — Les copains aussi.

BARTHOLOMÉ. — Quels copains ?

PHILIPPE. — Ceux de Galilée...

JACQUES. — ...Qui étaient descendus pour la Pâque.

PHILIPPE. — Et qui se sont mis à gueuler dès qu'ils l'ont reconnu !

THADÉE. — Fallait voir !

JACQUES. — Oui ! Déjà qu'ils avaient bu toute la nuit !...

PHILIPPE. — Enfin, bref, ça lui a fait une de ces entrées !

THADÉE. — A tout casser. Parce que, en plus, ceux qui n'avaient plus de voix, devine ?... Les voilà qui prennent leurs manteaux, leurs châles et leurs foulards du dimanche, et hop ! par terre, un vrai tapis sous les pieds de l'âne...

BARTHOLOMÉ, *ravi.* — Sous les pieds du trône !

THADÉE, *riant d'aise.* — Sous les pieds du trône, comme tu dis...

PHILIPPE. — Et, du coup, les autres qui recommencent à beugler de plus belle... Et à beugler quoi ?... Devine !

BARTHOLOMÉ, *criant.* — « Vive Jésus ! »

PHILIPPE. — Mieux que ça ! Tiens-toi bien. A beugler : « Vive notre roi ! »

Un silence. On est à la fois enchanté et inquiet. Léa a dressé l'oreille.

BARTHOLOMÉ. — « Vive notre roi » ?

PHILIPPE. — Tel que !... Demande à Jacques

JACQUES. — Oui !... Et l'intéressant.. suis moi bien... l'intéressant, ce n'est pas tant qu'ils aient crié : « Vive notre roi ! »... Note bien que ça fait rudement plaisir... Mais c'est que lui il ait laissé faire, sans rien dire.

BARTHOLOMÉ, *qui ne comprend pas tout de suite.* — Ah ! oui ?... Parce que ?...

THADÉE, *le triomphe de l'évidence.* — Mais tout est là, mon vieux ! Ça montre que, cette fois, ça y est : Il accepte ! C'est que le moment est venu. Et la preuve, c'est que l'âne était dans les Ecritures. Qu'est-ce que tu veux répondre à ça ? Ah ! mon vieux Barthomé

Un temps.

BARTHOLOMÉ, *vexé, triste.* — Je ne vous pardonnerai jamais ça.

JACQUES, *surpris.* — Quoi, « ça » ?

BARTHOLOMÉ. — *Ça.* D'avoir eu *ça* sans moi Depuis qu'on se connaît, il y en a des choses que vous aurez vues sans moi ! Mais, celle là j'aurais pu. Pourquoi vous n'êtes pas venus me chercher ? Ça se passait à cinq cents pas d'ici, et vous n'êtes pas venus me chercher !

PHILIPPE, *brutal.* — On n'a cherché personne. Les autres, ils étaient là tout seuls Fallait te décider, il y a six mois, quand tu nous as connus. Si tu t'étais pressé davantage de venir avec nous...

THADÉE, *à Philippe.* — Ne te fâche pas Philippe. *(A Bartholomé :)* L'important, c'est qu'on soit là, c'est qu'on ait pensé à quitter les autres pour te chercher ici et t'emmener avec nous. Et, pour ce qui est de voir, tu en verras d'autres, va. Tiens ! Tu connais l'histoire qu'il raconte sur les vignerons ? Ceux qui arrivent les derniers au travail peuvent gagner autant que les premiers.

BARTHOLOMÉ, *surpris.* — Ah ?

JACQUES. — Oui... Du reste, ça, c'est plus ou moins juste...

THADÉE, *à Bartholomé.* — En tout cas profites-en.

PHILIPPE, *insistant, vers Bartholomé.* — Non, mais... pour savoir ?... Pourquoi tu as tant tardé, finalement ? Tu avais peur ! Peur de lui ? Peur de nous ? Dis ?

BARTHOLOMÉ. — Oh non !... Peur de moi peut-être, un peu... Oui... Je ne me sentais pas assez sûr de moi... Mais maintenant...

LÉA, *intervenant, très froide.* — Mais maintenant te voilà sûr de toi et de lui, et tout fier parce qu'une bande de péquenots a crié « Vive notre roi » !... *(Aux autres :)* Et vous aussi, vous voilà tout fiers ?

La sortie de Léa a jeté un trouble. Un temps, très court.

JACQUES, *poli mais ferme.* — Mais oui madame. Fiers.

LÉA. — Et lui aussi... le... le « roi » ?

THADÉE, *simple.* — Oh non !... Lui, il n'est
is « fier ou pas fier »... Il est comme il est.

LÉA. — Eh bien ! il n'a pas peur ! « Vive
roi ! » Comme ça ! Et la police ne vous a
is embarqués, et votre roi avec ?

PHILIPPE. — Vous voyez...

LÉA. — Vous avez de la chance. On en a
ouclés pour beaucoup moins.

PHILIPPE. — Ben !... vous voyez.. pas lui.

JACQUES. — Oh ! il y a bien eu deux ou trois
incheux qui voulaient nous faire taire...
ous savez ce qu'il leur a dit, Jésus ?... Ça
ur a fermé le bec, fallait voir... Il vous sort
ujours de ces trucs, on ne sait pas où il va
s prendre...

THADÉE. — Il leur a dit, deux points : « Si
eux-là se taisaient, ce sont les pierres qui
ieraient. »

LÉA, *appréciant ironiquement.* — Oh !
avo !

PHILIPPE. — D'ailleurs, elles ont crié aussi.

LÉA. — Qui ça ? Les pierres ?

THADÉE, *prudent.* — Oui, enfin... les pierres
es murs... *(Poli :)* Oh ! un simple écho,
eut-être... Remarquez... je n'insiste pas
-dessus.

PHILIPPE. — Un écho... Un écho... Pourquoi
les n'auraient pas crié, les pierres ? On a
i mieux !

JACQUES. — Ça, oui.

PHILIPPE. — Et on verra encore mieux,
omme le disait Thadée tout à l'heure, main-
nant que le vrai commencement de tout a
ommencé.

LÉA. — Le commencement de tout quoi ?

THADÉE, *doucement.* — Mais le commen-
ement... de... le commencement du bonheur,
adame.

LÉA. — Du bonheur ?... Ne me faites pas
goler.

Marc fait entendre un rire forcé, genre gloussement.

BARTHOLOMÉ, *geste vif vers Marc, comme our le gifler.* — Dis donc, toi !

LÉA. — Ah non ! hein ! Tu lui fais assez de eine comme ça, tu ne va pas le cogner, en us. Ce n'est pas que ça me regarde, mais iand même !...

BARTHOLOMÉ, *agacé, mais pas mécontent u'on parle d'autre chose.* — Moi ? Je lui is de la peine ?

LÉA. — Tu ne vois pas qu'il a gros cœur ie tu t'en ailles ? Non ?

BARTHOLOMÉ. — Gros cœur... Gros cœur... A t âge-là, on n'a pas « gros cœur »...

LÉA. — A cet âge-là, on n'ose pas le dire. est tout.

MARC. — C'est pas vrai, madame Léa. J'ai is gros cœur.

BARTHOLOMÉ. — Pardi ! C'est un homme, arc.

LÉA. — Pas encore. Heureusement.

BARTHOLOMÉ. — Mais si ! Hein ! Marc, que tu es un homme ? Et qu'on s'est bien expliqué tous les deux et que tu trouves que j'ai raison de partir ?

MARC. — Non.

LÉA. — Là ! Tu l'entends ?

BARTHOLOMÉ. — Il crâne parce que tu es là. Attends seulement qu'il le connaisse, Jésus. Et il l'aimera aussi.

MARC. — Non.

BARTHOLOMÉ. — Je te dis que tu l'aimeras ! Compris ?

MARC. — Non.

THADÉE, *intervenant avec douceur.* — Mais si, tu comprendras...

LÉA. — Et s'il ne veut pas ? Vous le forcerez ?

THADÉE. — Forcer... Non... On ne force pas les gens à comprendre. Ils comprennent, voilà tout. Tenez... Un exemple : un gamin veut jouer avec le feu. Il fouille dans la cheminée, il attrape une braise, il se brûle, il crie. Qu'est-ce qu'on lui dit ? On lui dit : « Là !... Tu as compris ? » Voilà... Quand c'est vraiment vrai, on *comprend* tout de suite. Avec lui, c'est la même chose. On comprend.

JACQUES, *riant.* — Tu fais des paraboles, toi aussi ?

Ils rient tous gentiment, sauf Léa et Marc.

THADÉE, *un peu confus.* — C'était pour expliquer au petit...

JACQUES. — Je ne te reproche rien.

THADÉE, *à Léa.* — Tant que vous ne l'avez pas vu, vous ne pouvez pas savoir... Pour nous, ç'a été pareil... Tenez, moi... ça n'est pas croyable... Je venais à peine de m'établir à mon compte... Dix ans que j'attendais ça... C'est le moment où il faut travailler le plus dans la vie... Heureux avec ma femme. Forcément : en quatre ans !... Deux enfants : un garçon, une fille... Tout bien, quoi... Magasin de grains et épices, bonne clientèle, bonne santé... La tête sur les épaules... enfin quoi, tout... Dans mon pays, on disait : « Si Thadée (c'est moi) fait une chose, c'est que ça tient debout. » Et c'est vrai ! — Eh bien ! moi, madame, le jour où il est passé par chez nous, le soir même, j'étais sur les chemins derrière lui. Et je ne l'ai pas quitté depuis trois ans. Je reconnais que j'avais laissé mes affaires en ordre, mais quand même...

BARTHOLOMÉ. — Tu la regrettes, ta boutique ?

THADÉE. — Non. Ça n'est pas le mot. Bien sûr, j'y pense souvent. Je la revois. Avec la patronne qui se défend toute seule... C'est un travail, vous savez, pour une femme. D'autant que les affaires sont difficiles et que, d'un sens, ce n'est pas de chance d'ouvrir juste quand on est obligé de s'absenter... Mais je ne regrette rien... Non... *(Il se tait, rêve un instant... puis :)* C'est bizarre, mais c'est comme ça...

LÉA, *ironique.* — Un charmeur...

THADÉE, *un peu dérouté.* — Ah ?... Si vous

voulez... Drôle d'expression... Nous, on n'a jamais vu la chose de cette façon...

PHILIPPE, *vif.* — Non. Et, d'ailleurs, appelez ça comme vous voudrez, mais c'est un fait. Je n'ai pas de boutique, moi, pas de femme, pas d'enfants. Je faisais la caravane. Quand on voyage, sur le dos de son chameau, ou quand on marche à côté de lui, on n'a rien à faire, alors on dort ou on pense. Seulement, moi, je ne savais pas à quoi il fallait penser, alors je ne pensais à rien, et je m'embêtais. Il y a bien les mirages. Ça distrait. On a soif. On croit qu'on va boire. Mais va te faire f... ! Et puis, un jour, je l'ai vu. A Capernaüm, c'était. L'an dernier. Il parlait... Alors, ça m'a donné quelque chose à penser, et, pour mieux comprendre, j'ai marché derrière, avec les autres. C'était un mirage qui était vrai. Cette fois-là j'ai bu. Vous y êtes ?

LÉA. — Vous avez de la chance.

PHILIPPE. — Eh oui ! C'est bien ce que je dis.

THADÉE, *qui insiste.* — Vous verrez. Vous verrez. On en a rencontré un, une fois, il était furieux parce qu'on avait passé à travers son champ. Il faut même avouer qu'on avait chipé quelques épis... Le type nous attendait de l'autre côté avec des pierres. Bon. Là-dessus, on traverse, il voit Jésus, Jésus lui parle, il ne pouvait plus jeter son caillou... Il le regardait, dans sa main, comme un caillou, quoi... Il ne savait plus qu'en faire... Il riait... Il est venu avec nous. Thomas, il s'appelle.

BARTHOLOMÉ, *ravi, vers Léa et Marc.* — Là !... Vous voyez !

Léa hausse les épaules. Marc se crête et répond, insolent.

MARC. — Je vois rien du tout.

BARTHOLOMÉ, *se fâchant.* — Tu veux être poli, oui ? C'est comme ça qu'on parle ?... Un apprenti !

MARC. — Je le suis plus, votre apprenti, puisque vous fermez boutique et que vous me renvoyez chez moi.

BARTHOLOMÉ. — Mais, crénom de bonsoir ! écoute-moi. Je t'apprends le métier depuis trois ans, hein ? Je suis ton patron et tu m'aimes bien. Si je t'avais dit : « Viens, on va travailler », tu n'aurais pas répondu ni quoi ni qu'est-ce, tu serais venu ?...

MARC. — Forcément.

BARTHOLOMÉ. — Eh bien ! moi, je suis l'apprenti de Jésus, tâche de saisir. Il m'a dit de le suivre. Pas « demandé » hein ! Il m'a *dit.* Pour faire le métier qu'il a inventé, lui. Et, quand je le saurai, je reviendrai te l'apprendre.

Il pose sa main sur la tête de Marc, qui n'ose pas se dégager.

MARC. — J'aime mieux le vôtre.

BARTHOLOMÉ. — Penses-tu ! Ferblantier !

LÉA. — Tu n'es pas ferblantier, dis donc ! Tu es forgeron.

MARC. — Armurier même.

BARTHOLOMÉ. — Si vous voulez. N'empêche ! Il y a plus beau à faire.

PHILIPPE. — Oui !

JACQUES. — Oui ! *(A Marc :)* Moi aussi, j'étais comme toi. Je croyais qu'il n'y avait pas mieux que mon établi. Ouvrier en bois, que j'étais. Et note bien que, pour moi, ça s'est passé encore plus drôlement que pour les autres. Parce que, le métier, c'est moi qui l'ai appris à Jésus. Jésus, il était mon petit Marc à moi. Je le dirigeais, je le rembarrais. Et puis, un jour, il a parlé, et j'ai tout plaqué pour le suivre. Pourtant, je te jure bien qu'en matière de menuiserie il ne s'est jamais montré miraculeux, au contraire... Non... Pas miraculeux du tout, même... Ni en menuiserie, ni en quoi que ce soit d'ordinaire...

La porte s'ouvre brusquement. Le Policier s'y encadre. Tous se retournent vers lui.

BARTHOLOMÉ, *saisi.* — Qu'est-ce que c'est ? *(Il le reconnaît.)* Ah !... Bon... Qu'est-ce qu'elle veut, la police ?

LE POLICIER. — Un nommé Judas, c'est ici ?

BARTHOLOMÉ. — Ça dépend. Quel Judas ? Celui qui est en prison ? Enfin qui y était. Parce qu'on a dû le libérer ce matin.

LE POLICIER. — On l'a libéré. Oui. C'est lui. C'est bien chez vous qu'il habite ?

BARTHOLOMÉ. — Oui.

LE POLICIER. — Il est là ?

BARTHOLOMÉ. — Non. On l'attend. On ne l'a pas encore vu.

LE POLICIER. — Bizarre. En général, quand on sort de taule, on revient chez soi.

BARTHOLOMÉ. — Comme vous dites. Seulement, lui, il ne fait rien comme tout le monde.

LE POLICIER, *méfiant.* — Alors, il n'est pas là ?

BARTHOLOMÉ. — Non, je vous dis. Regardez si vous voulez. *(Geste vers la porte de droite.)* C'est sa chambre.

Mouvement du Policier vers la chambre, puis il renonce.

LÉA. — Et d'abord, qu'est-ce que vous lui voulez ? Il a fini son temps. Vous ne pouvez pas le laisser tranquille ?

LE POLICIER. — Pardon ?... Hé ! mais, c'est ma jolie Léa !... La chère petite de la rue Basse !... A propos, il y a longtemps qu'on ne t'y voit plus, dans la rue Basse ?... Qu'est-ce que tu fais ici ?

LÉA. — J'attends Judas.

LE POLICIER. — C'est ton amant ?

LÉA. — Ça vous regarde ?

LE POLICIER. — Tout me regarde, toi comme le reste. Où est-ce que tu habites ?

LÉA. — A côté. Rue des Tisserands.

LE POLICIER. — Tu as fait ta déclaration ?

LÉA. — Quelle déclaration ?

LE POLICIER, *riant vulgairement.* — Pas d'amour, non, ma poulette. De changement de quartier. *(Léa fait non de la tête.)* Tu sais ce

ça coûte ? Tu n'as pas le droit d'exercer eurs.

ÉA. — Je n'exerce plus.

E POLICIER. — Ça aussi, fallait le déclarer, comment tu vis ?

ÉA. — C'est mon affaire.

E POLICIER. — Tu crois ça. A voir par la e. En attendant, quand vous verrez le as en question, dites-lui de passer au poste.

ÉA. — Pour quoi faire ?

E POLICIER. — Pour rien. Pour le plaisir. r causer un brin. En deux ans, on a fait naissance. On ne veut pas se perdre, i...

ÉA. — Pour qui vous le prenez ? Pour un ton ?

E POLICIER. — Ttt ! Ttt ! Ttt ! T'enflamme . Deux ans de prison, tu sais, ça vous nge un homme.

ÉA. — Pas lui.

E POLICIER. — Eh bien ! ça le changera, e veux.

ÉA. — Ça m'étonnerait. Parce que, Judas, ses idées.

E POLICIER. — Et moi, j'ai les miennes.

ÉA. — Vous, des idées ? Laissez-moi rire...

Le Policier a un mouvement d'humeur.

ARTHOLOMÉ, *gêné, intervenant.* — Allons ! ons !... Elle est nerveuse... *(A Léa :)* Calme-Léa...

ÉA, *se repliant, à regret.* — Je ne lui ande rien, moi. Pourquoi il me cherche ?

Un temps. Le Policier, bonhomme, renifle et dit pour rompre les chiens :

E POLICIER. — Ça sent bon. C'est toi qui la cuisine ?

ÉA. — Aujourd'hui, oui. Aujourd'hui, je venue faire la cuisine.

E POLICIER. — En l'honneur de M. Judas ?

ÉA. — En l'honneur.

E POLICIER, *reniflant.* — Un gigot ! On se bien.

ARTHOLOMÉ. — Vous aimez ça ?

E POLICIER. — Je comprends !

ÉA. — C'est pour Judas. Pour personne utre.

E POLICIER. — Merci quand même ! *(Un ps.)* Ça coûte cher, le gigot.

ARTHOLOMÉ, *calme.* — Oui. Assez. Les ires vont bien.

E POLICIER, *regardant autour de lui.* — On le dirait pas. C'est plutôt vide.

ARTHOLOMÉ. — J'ai livré toutes mes com-ndes. Je pars en voyage.

E POLICIER. — Où ça ?

ARTHOLOMÉ. — Vous n'avez pas fini d'in-oger ?

E POLICIER. — Non. Le seul ennui, dans le ier, c'est qu'on est forcé d'interroger tout emps. Et que personne ne vous pose de stions. Ça, ça manque un peu. Je connais gens qui n'osent même pas me demander : « Comment vas-tu ?... » Alors, autre question : « Qui sont ces messieurs ? »

BARTHOLOMÉ. — Des amis.

LE POLICIER, *ricanant.* — De province ?

BARTHOLOMÉ. — Tout juste.

PHILIPPE, *vif.* — De Galilée.

LE POLICIER. — Tiens ! Tiens !

JACQUES. — Pourquoi : « Tiens ! Tiens ! » ?

LE POLICIER. — Vous n'étiez pas tout à l'heure à la Porte Dorée ?

JACQUES. — Non, pourquoi ?

LE POLICIER. — Non ?... Non-pas-du-tout ?...

THADÉE. — Non-pas-du-tout. Pourquoi ?

LE POLICIER. — Parce qu'il y a un type de chez vous justement, de Galilée... qui s'est amené sur un bourricot, avec pas mal de bonhommes... de Galilée aussi, justement... qui ont éprouvé le besoin de lui faire une entrée en triomphe... Une chienlit, remarquez !... N'avez pas entendu parler de ça ?

PHILIPPE. — Non.

LE POLICIER. — Non ? On est un peu sourd en Galilée. Et un peu menteur... Enfin, ça vous regarde. Je ne peux pas vous empêcher d'entrer en ville, c'est la Pâque. Mais... si vous le rencontrez par hasard, votre pays... comment s'appelle-t-il, déjà... ? On m'a dit son nom... Euh !... Josué... Non... Josuah... Non, pas ça non plus... Enfin, dans ce genre.

LÉA. — Jésus.

LE POLICIER. — Jésus ! Voilà *(Un temps.)* Comment tu le sais, toi ?

Toutes les têtes se tournent vers Léa. Un temps très court.

LÉA. — Les p..., ça connaît tout le monde.

LE POLICIER. — Bon. *(Aux autres :)* Si vous le rencontrez... des fois... par hasard... vous qui ne le connaissez pas... dites-lui de ma part que ça va pour une fois, sa petite manifestation régionaliste, à se faire épousseter à grands coups de palmes par une troupe de miteux qui crient des choses qui ne sont pas à dire !.. Mais, comme il y a eu un peu de bousculade et des marchands qui se sont plaints, vaudrait mieux éviter que ça se renouvelle... Hein ?... Moi, ce que je vous en dis, c'est pour lui... pour votre... Machin, là... Jésus... comme dit Madame... pour qu'il fasse un peu attention... Si c'est dans son caractère... Les gens qui ont la folie des grandeurs, en ce moment, c'est mal vu... Alors, voilà... A lui faire entendre, si possible... Sur ce... Salut ! Et vous me l'envoyez, hein ? « Monsieur » Judas ?

Il va vers la porte.

LÉA. — Non.

LE POLICIER. — C'est drôle, les filles ! Ça passe son temps à dire non et à faire oui... Enfin, tu as de la chance : ce matin, je suis de bonne humeur.

Il sort. Un temps.

BARTHOLOMÉ. — Et encore, lui, ça n'est pas le mauvais type.

Un temps, très court.

LÉA. — Qu'est-ce qu'ils vont encore lui faire, à Judas, dis ? Qu'est-ce qu'ils mijotent ?

BARTHOLOMÉ. — Hé ! je n'en sais pas plus que toi ! S'il ne veut pas y aller, Judas, il n'ira pas.

LÉA. — Comme c'est commode ! Oh mais ! je m'arrangerai bien pour le savoir.

BARTHOLOMÉ. — Ah non ! Je t'en prie, Léa. Ne complique pas. Occupe-toi de ce qui te regarde.

LÉA, *résolue.* — Judas, ça me regarde.

Un silence. Bartholomé, gêné, se tourne vers ses compagnons et dit sans conviction :

BARTHOLOMÉ. — Vous n'avez pas faim, un peu ?

Les trois autres se regardent. Ils n'osent pas dire oui.

PHILIPPE. — Ben...

Bartholomé regarde Léa.

LÉA. — Non... Je regrette. Je l'ai mis au feu pour Judas... On n'y touchera pas avant lui. *(Un temps. Ironique :)* Je croyais que vous vous nourrissiez de bonnes paroles ?

LES AUTRES, *mal à l'aise, mais polis.* — On n'a rien demandé. — Pourquoi vous vous fâchez ? — Non, d'ailleurs, moi, je n'ai pas vraiment faim...

THADÉE, *gentil.* — Il ne faut pas nous en vouloir...

LÉA. — Je ne vous en veux pas. J'en veux à Judas.

BARTHOLOMÉ. — Ça fait deux ans que tu l'attends. Deux heures de plus, quoi !

LÉA, *violente.* — Tu n'y comprends rien. Un homme qui est en prison, on ne l'attend pas. C'est quand il est dehors qu'on commence. C'est depuis ce matin que je l'attends. Parce que maintenant je me demande où il est. C'est ça, attendre.

BARTHOLOMÉ. — Ecoute, tu n'es pas raisonnable...

LÉA. — Raisonnable ? Parlons-en. Et toi ? Et vous ? *(Un temps.)* Vous vous croyez raisonnables peut-être, avec votre bon Dieu sur sa bourrique, et la police, déjà, qui tourne autour...

PHILIPPE. — Oh ! la police, la police... Elle tourne toujours autour de tout... S'agit seulement d'arriver avant elle...

BARTHOLOMÉ. — Oui. Malheureusement, il y a les Romains qui la poussent.

THADÉE. — Ah ? Comment ils sont, les Romains, par ici ?

BARTHOLOMÉ. — Corrects. Trop rien à dire. Mais chatouilleux.

LÉA, *péremptoire.* — Les Romains, tout ce qu'ils veulent, c'est la paix. Seulement, quan il y a de la bagarre à l'intérieur, entre nou ça, alors, ils n'aiment pas. Et ils cogner Voyez Judas. Et si vous aviez deux sous d bon sens, vous ne bougeriez pas.

THADÉE. — Qu'est-ce qu'il avait fait, Judas

LÉA. — Rien du tout.

BARTHOLOMÉ, *qui veut rectifier.* — Enfin

LÉA. — Mais non, justement : rien du tou c'est ça le pire ! *(Aux autres :)* Judas, il e ciseleur sur or, un métier de type honnêt vous savez. Demandez à Bartholomé. *(Appr bation muette de celui-ci.)* A part ça, so plaisir, à lui, c'était de se réunir, le soi à quelques-uns, pour causer... C'étaient leu idées, ça, qu'il faut s'occuper à changer monde... Remarquez, je le trouvais imprudent Mais, enfin, s'imaginer qu'on va faire le bie des gens, ça n'est pas défendu, non ?

BARTHOLOMÉ. — Qu'est-ce qu'il te faut !

LÉA, *très vive.* — Ils n'étaient pas dangereu puisqu'ils ne faisaient rien... Ils parlaient !

BARTHOLOMÉ. — N'empêche qu'on les a tou embarqués.

LÉA, *précise.* — C'est ce que je dis *(Montrant Thadée :)* Il me demande ce qu Judas a fait, je réponds : rien ! La preuv c'est qu'ils sont bien forcés de le relâcher...

BARTHOLOMÉ. — Au bout de deux ans.

LÉA. — Eh bien ! oui ! Les fumiers ! Moralité : être arrêté, même sans preuves, c'e déjà un délit et ça va chercher dans les deu ans. Alors, vous !... *(A ce moment, Juda s'encadre dans la porte restée ouverte. L l'aperçoit et bondit vers lui dans un cri d joie.)* Judas !

Elle se jette contre lui. Il a l'air très la Comme absent. Il referme ses bra autour d'elle, mais sans trop de chaleu pour réduire au minimum les effusion du retour. Il porte une corde autour d la taille. Bartholomé est venu ve Judas, lui aussi, avec un visage sourian les bras ouverts. Marc, bouleversé d joie, regarde Judas, sans oser s'appr cher. Les autres, immobiles, discrets.

BARTHOLOMÉ. — Enfin !... C'est pas tro tôt. On commençait à avoir peur... *(Il monti Léa :)* Regarde-la, la pauvre !

LÉA. — Ce n'est pas vrai. Je n'ai pas e peur. Ce n'est pas ça.

Judas va vers Marc. Il lui pose la mai sur la tête. Il la secoue, affectueusemen comme si, enfin, il se détendait un pe

JUDAS. — Tu as grandi, toi...

MARC, *heureux, intimidé.* — Oui...

JUDAS. — Tu travailles bien ?

BARTHOLOMÉ, *bonhomme.* — Ça peut alle

Un temps.

LÉA. — Pourquoi tu viens si tard ?

JUDAS, *indifférent.* — J'ai traîné.

LÉA. — Tu es fatigué ?
UDAS. — Je ne sais pas.
LÉA. — Tu as faim ?
UDAS, *vivement.* — Oh non ! Ça, non. Je
i pas faim.

Un temps. On est troublé par l'indifférence de Judas. C'est lui qui reprend, s'efforçant d'être aimable.

UDAS. — Et alors, vous... pendant ce
ps ?
BARTHOLOMÉ. — Ben, nous... Rien... C'est
tôt à toi...
UDAS. — Ben, tu vois... Moi... Rien... Me
oilà...

Pause.

BARTHOLOMÉ, *gauche.* — Tu es toujours le
me.
UDAS, *net.* — Non.
BARTHOLOMÉ. — En tout cas, tu as bonne
ne.
UDAS, *ricanant.* — C'est une chance !
BARTHOLOMÉ. — Je voulais dire...
UDAS. — Tu ne voulais rien dire. *(Léa est
ue près de Judas, qui s'est assis. Elle met
main sur la main de Judas. Mais celui-ci la
ire, puis, aussitôt, il reprend la main de Léa
il repose sur la sienne.)* Pardon.
BARTHOLOMÉ, *un peu sec.* — Le sergent est
u te demander.
LÉA, *vivement.* — Ça ne presse pas. Laissez-
tranquille.
UDAS. — Qu'est-ce qu'il me veut ?
BARTHOLOMÉ. — Ben... Je ne sais pas au
te... Te voir, il a dit...
UDAS, *aigre.* — Oui, garder le contact,
oi !... Tu sais ce qu'ils vous disent, quand
sort de prison ? Ils vous disent : « Au
oir ! »
BARTHOLOMÉ. — Ah ! les vaches !
UDAS. — Et, finalement, c'est bien vu : la
son, on y retourne toujours. Ça, c'est une
s choses que j'ai apprises là-bas. *Entre
res.* On y retourne toujours. A moins que...

Il joue nerveusement avec la corde qui lui sert de ceinture.

LÉA. — A moins que... quoi ?
UDAS, *souriant faiblement.* — Rien, Léa.
en. Je parle tout seul. Une habitude à
rdre.

Il se lève. Il regarde Philippe, Jacques et Thadée comme s'il ne les avait pas encore vus. Il leur adresse un petit salut. Les trois autres y répondent.

BARTHOLOMÉ, *avec un vague geste de présen-
ion.* — Des amis... On va faire un petit
yage...
UDAS. — Bonne idée... Où ça ?
MARC, *vite, brusque.* — Ils viennent de
lilée.
UDAS. — Tiens ? C'est le jour !

BARTHOLOMÉ. — Quoi ?
JUDAS, *lassé, triste.* — Oh ! rien. J'y pense parce que, ce matin, j'étais à peine sorti, j'en ai vu un autre, de Galiléen... A la Porte Dorée... Il m'a fait peur... Pour lui, pas pour moi. Il avançait sur un âne, au milieu d'une espèce de carnaval. Et ça criait, tout autour...
LÉA, *agressive.* — Oui. Ça criait : « Vive notre roi ! »
JUDAS. — Comme tu dis. Ils avaient l'air tout contents, et lui plus que les autres encore. *(A Bartholomé :)* C'est ça qui m'a fait de la peine. C'est même à cause d'eux que j'arrive si tard. Tu comprends... Moi, je sortais de prison, tout juste. Et lui, là, je le vois qui y allait, droit comme une flèche. *(Mouvement des autres.)* Alors, j'ai senti que j'étais peut-être libre, mais qu'on n'est jamais libres tous à la fois. Sur le moment, ça m'a rajeuni, si tu veux. Et, de sortir, ça m'avait un peu saoulé. Moi aussi, je me suis mis à gesticuler en dansant, et j'ai crié: « Bienvenue, Seigneur ! » parce que ça me donnait de l'exercice et que ça m'amusait un peu de me moquer d'eux. Et puis, tout à coup, non... Je l'ai vu, lui, avec tellement l'air de penser que c'était arrivé... Un petit provincial, ni beau, ni laid... La trentaine... Et qui filait droit sur la prison, sans le savoir... Je me suis dégoûté, j'ai foutu le camp et, tu me croiras, pendant qu'il s'en allait en trottinant, j'ai trouvé ça tellement triste que je suis allé dég... dans un coin.

Un long silence, puis :

JACQUES, *doucement.* — C'est Jésus.
JUDAS. — Pardon ?
JACQUES. — Celui que vous avez vu, je dis : il s'appelle Jésus. Nous sommes avec lui.
JUDAS. — Ah oui ?... Compliments.
THADÉE, *désignant Bartholomé.* — Et votre ami vient avec nous.
PHILIPPE. — Oui.
JUDAS, *un peu agressif, à Bartholomé.* — Toi ?
BARTHOLOMÉ, *se redressant.* — Parfaitement.
JUDAS. — Je ne te blâme pas.
BARTHOLOMÉ. — Tu as l'air.
JUDAS, *sec.* — Et d'ailleurs, si. *(Un temps.)* C'était ça, ton voyage ?
BARTHOLOMÉ. — Oui. Et si tu voulais seulement m'écouter...

Il s'arrête, un peu intimidé.

JUDAS. — Va... Va... Je t'écoute.
BARTHOLOMÉ. — Ben... Voilà... Quand ils sont venus, il y a déjà six mois...

Il s'arrête de nouveau.

JUDAS. — Va... Va... Ils t'ont dit : « Vends ta boutique et viens avec nous ! » C'est bien ça, non ?
BARTHOLOMÉ. — C'est ça.
JUDAS, *désignant Marc.* — Et le petit ?
BARTHOLOMÉ. — Jeanne, sa mère, est d'accord.

LÉA. — Ça m'étonnerait !

BARTHOLOMÉ, *très vif, vers Léa.* — Elle est d'accord !

MARC. — Non. Elle est pas d'accord du tout !

JUDAS, *sévère, à Marc.* — Ne contredis pas les grandes personnes, toi !... *(A Bartholomé :)* C'est un prophète, hein ?

LÉA, *caustique.* — Penses-tu ! Tu ne t'imagines pas que Monsieur se dérangerait pour un prophète !

JUDAS. — Ah ! ah ?... Mieux que ça ?

BARTHOLOMÉ, *très doucement, très convaincu.* — C'est un Dieu, Judas.

Court silence. Les Disciples regardent Bartholomé avec gratitude. Bartholomé est fier. Et Judas le regarde en hochant la tête, puis :

JUDAS. — Alors, comme ça, il y a un Dieu qui se promène sur la terre, et à dos d'âne ?

MARC, *qui éclate de rire.* — Oui !

JUDAS. — Je me disais bien aussi...

BARTHOLOMÉ, *méfiant.* — Quoi ? Qu'est-ce que tu te disais ?

JUDAS. — Moi ? Je me demandais pourquoi tout est si dégueulasse, pourquoi rien ne vaut qu'on s'y raccroche, pourquoi la Terre a des hommes comme on a des poux, pourquoi on a mal, mal, mal, tout le temps mal, comme si le monde était fait pour ça, comme si c'était bien d'avoir mal... *(Faussement ravi :)* Et voilà que tout s'explique, bonnes gens, que tout devient clair : il y a un Dieu qui est descendu chez nous ! Un de plus. Et voilà qu'on suit derrière, en criant : « Vive Dieu ! » *(Furieux :)* Pauvres crétins ! Graines de morts ! Mais vous ne comprendrez donc jamais rien, alors ? Ce n'est pourtant pas compliqué, bon sang ! Vous ne savez pas encore, non ? vous ne savez pas encore que les Dieux, ils en ont assez depuis longtemps de se chamailler entre eux, de se battre entre eux, de se prendre leurs femmes entre eux, d'égorger leurs enfants entre eux, de se faire la guerre entre eux ?... Qu'ils se connaissent trop bien ; et que ça n'est plus drôle, les histoires de famille, quand on s'est fait tout ce qu'on pouvait se faire ?... Et qu'alors, les Dieux, ils ont créé les hommes pour avoir quelqu'un d'autre à em... ?... Et qu'ils nous em... ? Et que, lorsque, par hasard, ils nous ont laissé souffler pendant un petit bout de temps, ils nous en envoient un pour nous inspecter ? Eh bien ! nous y sommes : c'est le dieu inspecteur qui vient d'arriver ! Comptez-vous quatre et tenez-vous droits ! *(Il change brusquement de ton et retombe, abattu.)* Moralité : les hommes sont aussi abrutis qu'il y a deux ans. *(Vers les Disciples :)* Excusez-moi, je ne dis pas ça pour vous. *(Soudain :)* Et puis, si ! Je dis ça pour tout le monde !

Philippe, Jacques et Thadée, désemparés, ne savent plus comment prendre congé. Léa leur facilite la besogne en allant vers eux.

LÉA. — Mais allez-vous-en, à la fin ! Vous voyez bien qu'il n'en peut plus !

JUDAS. — Non. Il n'en peut plus du tout Bartholomé, dis-leur de f... le camp !

BARTHOLOMÉ, *allant vers les autres et les poussant doucement.* — Laissez... Laissez... Vous voyez bien...

Ils sortent gauchement.

THADÉE, *à Bartholomé.* — A tout à l'heure oui ?

BARTHOLOMÉ, *vite.* — Oui, oui... Bien sûr.

Ils sont sortis. Bartholomé revient vers Judas, que Léa et Marc regardent avec gêne, sans trop oser lui parler. Un silence assez long.

JUDAS. — Je te fais mes excuses. Je suis mal élevé, hein ?

BARTHOLOMÉ. — Mais non, mais non... Tu es claqué, quoi, c'est naturel. Après ce que tu viens de passer, tu as bien le droit de...

JUDAS. — La prison, ça ne donne pas de droits.

BARTHOLOMÉ. — Ah ?

JUDAS. — Non. *(Grave :)* Je sais seulement une chose, sur la prison : c'est qu'il ne faut pas y aller... Essaie de ne pas y aller, Bartholomé... Essaie... Il ne faut pas... Ça n'est pas bien, la prison...

BARTHOLOMÉ. — Pourtant, tu l'as bien cherchée, toi ?

JUDAS. — J'ai eu tort. En prison, il n'y a plus d'innocent.

BARTHOLOMÉ. — Tu n'es pas rassurant.

JUDAS, *sec.* — Je ne suis pas rassurant.

Un temps assez long. On sent que Bartholomé voudrait renouer avec Judas de façon plus amicale. Il cherche à lui dire quelque chose, mais il ne trouve rien. Alors il se tourne vers Marc et l'appelle.

BARTHOLOMÉ. — Ho ! Marc ! En route !

MARC. — Je peux pas rester ?

BARTHOLOMÉ. — Ta mère t'attend. Je lui ai promis de t'amener.

MARC, *à Judas.* — Je peux pas rester ?

JUDAS, *gentiment.* — Non, non... Va avec lui... *(A Bartholomé :)* Où tu vas ?

BARTHOLOMÉ. — Au Temple.

JUDAS. — Je l'aurais parié. *(Il rit un peu. Il donne une grande claque sur les fesses de Marc et le pousse vers Bartholomé.)* Allez au Temple, là dedans !... *(Bartholomé entraîne Marc, qui regarde encore vers Judas, et tous deux sortent. Judas et Léa restent seuls. Ils sont mal à l'aise. Ils se regardent l'un l'autre à la dérobée. Deux fois, ils croisent leurs regards, mais ils détournent la tête. Judas joue avec la corde qui lui sert de ceinture. Il s'assied brusquement, très las, mais toujours nerveux.)* Ouf !

LÉA, *venant rapidement près de lui.* — Tu as mal ?

JUDAS, *essayant de plaisanter.* — J'ai dit : Ouf », je n'ai pas dit : « Aïe !»... *(Riant oudain, presque de bonne humeur :)* Il y avait eux ans que je n'avais pas dit : « Ouf ». Ça 'est pas un mot de prisonnier. Il faut peut-être roire que je suis libre, Léa... *(Tout en parlant, l a défait sa corde.)* Libre de faire de moi e que je veux...

LÉA, *inquiète.* — Qu'est-ce que c'est, cette orde ?

Elle la lui arrache des mains.

JUDAS. — Je l'ai achetée tout à l'heure. Quand on sort de prison, on vous donne de 'argent. Le pécule, ça s'appelle.

LÉA. — C'est pour quoi faire ?

JUDAS. — Je ne sais pas. C'est drôle... Une orde, c'est tout à fait une idée de prisonnier... Jn prisonnier, on lui donne le nécessaire... Alors il pense à des petites choses amusantes: ine corde, un bout de bois, un fil de fer, un clou... Personne ne sait à quoi ça pense, un prisonnier. Ça marche les yeux par terre, parce que c'est là qu'on peut trouver des petits trucs... Des petits trucs qui peuvent servir... Une corde... Oui... à quoi ça peut servir, une corde ?... A s'évader, naturellement...

LÉA. — Mais puisque tu es dehors ?...

JUDAS. — Oui, justement... Je ne sais pas... Quand je suis passé devant le cordier, j'ai eu envie de cette corde, c'est tout.

LÉA, *montrant le nœud coulant.* — C'est toi qui as fait ce nœud ?

Elle veut le défaire.

JUDAS, *brutal.* — Laisse !

LÉA, *qui a compris, avec violence.* — Salaud ! Tu as eu l'idée de te...

JUDAS. — Laisse, je te dis.

LÉA, *bouleversée.* — Si tu fais ça, je te tue !

JUDAS, *souriant.* — C'est idiot ce que tu dis là... *(Un temps.)* Quand je l'ai achetée, tout à l'heure, oui, peut-être, j'ai pensé... Mais, maintenant, il ne s'agit plus de ça... C'est peut-être pire, mais il ne s'agit plus de ça...

LÉA, *à voix basse.* — Le but de la vie, ça n'est pas de mourir.

JUDAS. — Depuis deux heures que je suis sorti, ça va beaucoup mieux. Ça va même bien. Tu sais pourquoi ? Pour une raison affreuse. Je m'attendais à retrouver le monde beau, ou laid. Enfin, quelque chose, quoi. Intéressant. Et qu'est-ce que j'ai vu ? Rien. Tu sais comment il est, le monde ? Vulgaire... Voilà. Alors... si vraiment c'est ça... *(Il la regarde comme s'il attendait un démenti, mais elle se garde bien de parler. Et il conclut, farouche :)* Si vraiment c'est ça, pourquoi pas moi aussi, après tout ? Hein ? Soyons vulgaires, Léa, comme les autres. *(Elle s'approche de lui, offerte. Il la prend dans ses bras, puis gravement :)* Non. Ça n'est pas vulgaire de faire l'amour. Et puis, j'en ai trop envie. *(Elle se serre contre lui. Puis il s'écarte, et très simple :)* J'ai faim, Léa.

LÉA. — J'ai fait un gigot. Mais il est brûlé maintenant.

JUDAS, *très vite.* — Tant mieux ! Pas de gigot !... Ils étaient tous, là-bas, à dire : quand je sortirai, je me ferai cuire un de ces gigots !... Ah ! les ivrognes ! les bêtes !... Non, j'ai tout simplement faim. Donne-moi du pain, un oignon, n'importe quoi. *(Elle lui donne à manger.)* Oui. Ils parlaient tout le temps de nourriture. Et de choses qui n'avaient pas plus d'intérêt que ça. *(Un temps.)* Ils parlaient d'eux, Léa. Et ça m'ennuyait. Oui, moi, Léa, ça m'ennuyait. J'ai compris que je ne les aimais plus... Oui... Moi... *(Il joue avec sa corde.)* J'ai vu ce que c'est, les hommes... Tu te rappelles mes boniments ? « L'homme par-ci, l'homme par-là... » Et des phrases : « La vie, ça n'a pas d'excuse si on n'a pas d'amitié pour son semblable... » Et encore : « Le mal, c'est fort. Mais il faut l'être plus que lui... » Tu me disais : « Laisse tomber, ça n'a pas de sens. » C'est toi qui avais raison.

LÉA, *inquiète.* — Mais non. Peut-être pas.

JUDAS. — Si, si. Je me fâchais. On se fâchait. Une fois, même, je t'ai battue.

LÉA. — Pas très fort.

JUDAS. — Pas très, non. Je n'étais pas fait pour ça non plus.

Un temps.

LÉA, *profondément.* — Tu es très malheureux, n'est-ce pas ?

JUDAS. — Avant, j'aurais appelé ça comme ça. A présent... *(Il se lève.)* En tout cas, j'ai idée que je ne serai plus malheureux longtemps.

LÉA, *affolée.* — Ah non ! Tu ne va pas recommencer !

JUDAS, *très bas.* — Ne crie pas. Ne crie pas. Je n'ai rien dit. Je ne sais pas ce que je vais faire. *(Un temps.)* Il y aurait bien une autre solution, ça serait d'être riche. *(Léa le regarde avec surprise.)* Je veux dire : riche, pas comme les pauvres deviennent riches, non. Vraiment riche. Tellement riche qu'on ne sait plus comment c'est d'être pauvre, qu'on ne sait même plus qu'il y en a. Et puis, surtout, être né la-dedans. Alors, là, oui... on peut vivre. Les riches, Léa, ils ont compris des choses. Ça n'est pas si bête, un riche. *(Un temps.)* Je ne disais pas ça il y a deux ans, c'est entendu. Je disais le contraire. Je disais : « Les pauvres ont toujours raison. » Eh bien ! c'est faux. Ils ont tort, les pauvres. Tant pis pour eux. Seulement, ça vous enlève l'envie de vivre. Moi, Léa, ça m'empêche de respirer.

Un temps.

LÉA, *durement.* — Regarde-moi Judas. Ce n'est pas parce que tu es allé en prison que

le monde a changé. Il a continé à tourner, le monde, tu sais. Et à tourner pareil, dis-toi bien ça. *(Un temps très court.)* C'est toi qui as changé.

JUDAS. — Peut-être.

LÉA. — Je dis ce qu'il faut dire.

JUDAS. — Presque.

LÉA. — Tu as changé. *(Un temps.)* Pas en bien.

JUDAS. — Tu es mauvaise.

LÉA. — Je dis ce qu'il faut dire.

JUDAS. — Si tu veux, Léa... Mais ce n'est pas tout à fait ça... Plutôt, j'ai perdu l'habitude.

LÉA, *froide.* — Oui, je vois.

JUDAS. — Comprends-moi. Vivre, c'est une habitude. Dans les cachots, nous étions des morts. Et je croyais qu'en sortant j'allais retrouver des vivants. Eh bien ! non. Vous êtes tous des morts, vous aussi. Mais ici, c'est pire. Parce que, vous, vous ne voulez pas le savoir.

LÉA. — En somme, tu regrettes la prison.

JUDAS, *caressant les cheveux de Léa.* — Pas bête, ma Léa.

LÉA, *se dégageant gentiment.* — Je n'ai jamais été bête. *(Un temps.)* Ecoute-moi, Judas... C'est merveilleux d'aimer quelqu'un. De l'aimer tout à fait... De coucher avec lui, de ne pas coucher avec lui... D'écouter ses bêtises sans savoir que c'est des bêtises ou sans souffrir de le savoir... De vouloir un enfant et, quand il n'y a pas d'enfant, d'être contente qu'il n'y en ait pas... Et de savoir qu'on se f... de tout... De tout, et même de ça : qu'on l'aime... Je m'en f..., Judas, de t'aimer. Ça n'a plus aucune espèce d'importance à force d'en avoir. C'est comme d'avoir deux yeux, un nez, une bouche. On n'y pense pas... *(Un petit temps. Elle conclut très simple, même joyeuse...)* En somme. sauf erreur, je t'aime.

Elle est très près de Judas, mais elle n'a pas de geste vers lui.

JUDAS, *masquant son émotion sous un petit sourire.* — C'est effrayant.

LÉA, *simple, heureuse.* — C'est effrayant. Tu vois bien que, des fois, c'est quand même facile de vivre.

JUDAS. — Ce serait facile si on n'avait pas de cœur.

LÉA, *surprise.* — Pourquoi tu dis ça ? Au contraire.

JUDAS. — Je veux dire : si on avait des yeux qui ne voient pas ce qui se passe dans les autres yeux, des oreilles qui n'entendent pas tous ces cris, tous ces cris à travers le monde ; si on pouvait manger, tiens, simplement manger tout son saoul devant un type qui la crève et s'en f... ; si on ne se rappelait rien... *(Léa lui embrasse les mains, mais il les retire violemment.)* Ah non ! laisse mes mains !

LÉA, *troublée maladroite.* — Pourquoi ? Je t'ai fait peur ?

JUDAS. — Non.

LÉA. — Si. Pourquoi tu as eu peur Pourquoi, les mains ?

JUDAS, *il regarde ses mains.* — Ça ne se vo pas. Mais, moi, je le vois.

LÉA. — Quoi ? Qu'est-ce qu'ils ont fait à te mains ?

JUDAS. — Rien. C'est mes mains qui ont fai quelque chose.

LÉA. — Tes mains ? A toi ?

JUDAS. — Oui. Un jour, ils sont venus. Il en ont pris dix dans le tas. Ça arrivai souvent, pour des corvées. On est allé à l corvée. Et, là, tu sais ce que c'était, la corvée Une exécution.

LÉA. — Comment ? Quelle exécution ?

JUDAS, *à voix basse.* — Ils nous ont forcé mettre un homme en croix. Et je l'ai fait. U pauvre diable, presque un vieux.

LÉA. — Qu'est-ce qu'il avait fait ?

JUDAS. — Il avait volé. Volé son maître comme ils disent. Et il paraît que c'est pire Pourtant, un esclave, ça vole qui ? Son maître Ça ne connaît personne d'autre, un esclave Oui, j'ai fait ça. Je l'ai mis en croix, ce vieux Il ne criait même pas. Il avait l'air de trouve ça très bien, lui aussi. *(Sur un mouvement d Léa :)* Non, je n'ai pas tapé dans les clous Non, pas moi. *(Un temps.)* Et puis après Qu'est-ce que ça change ? Disons que j'ai tap dans les clous. C'est pareil.

LÉA. — Le pauvre diable...

JUDAS. — Oh ! ça n'est pas ça...

LÉA. — Ah ?

JUDAS. — Sa mort, la mienne... La mort, ça ne me fait plus ni peur ni envie... En tout cas plus peur. Je peux te parler de ma mort à moi maintenant, comme je te dirais : tout à l'heure dans la rue, j'ai vu un accident, le type est mort.

LÉA. — Tu mens.

JUDAS, *honnête.* — Un peu. Pas beaucoup Depuis que je sais que ma mort est à ma disposition, je suis plus calme.

LÉA, *très calme.* — Tu parles de mourir comme un gratte-papier qui s'imagine qu'il aime les voyages. Réfléchis : tu n'as jamais rien su faire tout seul, mon pauvre Judas. En arrivant de l'autre côté, tu ne saurais même pas comment on fait pour être mort, tu me regretterais tout de suite...

JUDAS. — Parce que tu crois que ça pense, un mort ?

LÉA, *plus tendue.* — Oui, ça pense, ça pense, ça pense tout le temps, un mort. Ça n'a rien d'autre à faire. Alors ? Tu te vois mort, Judas ? Dis ? *(Avec des larmes dans la voix :)* Mais, à la fin des fins, tu ne veux donc pas comprendre que je suis là pour t'empêcher d'être mort ? Et qu'il n'y a que ça de vrai, de ne pas être mort ?

JUDAS, *sceptique et dur.* — Tu crois ça !

LÉA, *violente, convaincue.* — Ah ! si je le crois !... *(Un temps... Autre ton :)* Pourquoi tu ne veux pas essayer avec moi ? Ici ou ailleurs. On peut rester. On peut partir.

UDAS, *ironique.* — Avec Bartholomé et les res, peut-être !

ÉA — Ça m'est égal. Comme tu veux. C'est qui décides. C'est toi l'homme. *(Un temps.)* ça !... Quand on est sorti de prison, il faut ommencer à décider.

UDAS, *désespéré.* — Mais décider quoi ? er où ? Pour quoi faire ? Tu ne vois donc ce que je suis devenu ?... La prison, Léa, avale un homme. Ça, c'est de la bonne nde... Et ce qu'elle en fait !

Un silence, très lourd.

ÉA, *dans une dernière tentative.* — Et si tait eux qui avaient raison, Judas ?

UDAS. — Qui, eux ?

ÉA. — Bartholomé... Et ses copains... Si r dieu n'était pas comme les autres...

UDAS. — Oh ! je t'en prie !

ÉA. — Si c'était vrai qu'il n'est pas chant... qu'il est même très bon... et qu'il tout changer...

UDAS. — Tout changer ? Et comment il s'y ndrait ? Qu'est-ce qu'il saura de nous ?... ns, admettons... Admettons qu'il soit dif- ent... Alors, disons : un dieu, un vrai, un u comme on en a besoin est descendu sur terre... Pourquoi dans notre coin ?... Ça !... n, bon, bon... Je ne chicane pas sur le tail... Il est descendu chez nous... Bon... is qui est-ce qu'il va prendre pour guide, in ? Toi ? Moi ? parce que, toi et moi, on t bien ce qu'on lui montrerait, dis ? Mais n. Pas du tout. Les dieux, quand ils sont passage, même celui-là, qui est-ce qu'ils ulent avoir comme guides ? Des prêtres. ujours des prêtres. Forcément. Ils ont des ations. Et lui, là, leur Dieu... Où est-ce qu'il allé ?... Au temple, ma vieille, comme tous autres. C'est ce qu'on va lui montrer, mme aux autres. Des temples. Et il sera ntent. Et il remontera en disant, lui aussi : Merci. C'est bien entretenu. Tout marche s bien. La soupe est bonne. » *(Il se lève samment.)* N'en parlons plus.

Il commence à trembler.

ÉA, *qui prend peur.* — Qu'est-ce que as ?

UDAS. — Rien.

ÉA. — Tu claques des dents.

UDAS. — Non.

ÉA, *se jetant contre lui.* — Judas ! Ne fait as ça. Ne t'en va pas. Ne me quitte pas. Je n supplie.

UDAS, *se dégageant et la repoussant.* — h ! laisse-moi, Léa. Je suis un type foutu. aisse-moi crever une bonne fois. Si tu 'aimes, laisse-moi crever.

Un silence. Elle a la corde de Judas entre les mains.

ÉA. — C'est bien. Je t'ai tout dit. *(Elle tire sur la corde. Avec rage :)* Elle est solide... J'ai fait ce que j'ai pu...

Et elle envoie la corde à Judas, qui l'attrape au vol. Ils se regardent.

UDAS. — Va-t-en. *(Elle reste immobile. Encore un temps, très court. A cet instant, s'élève, venant du dehors, une rumeur qui croît rapidement. Puis on entend des cris, des bruits de course, des appels.)* Qu'est-ce qui se passe ?

Et brusquement la porte s'ouvre. Marc et Jeanne, sa mère, essoufflés, entrent dans la pièce.

JEANNE, *à Marc.* — Ferme la porte ! Vite !

JUDAS. — Qu'est-ce qu'il y a ?

JEANNE. — Du grabuge.

JUDAS. — Mais quoi ?

JEANNE. — Il leur a tapé dessus.

LÉA. — Qui ça, « il » ?

JEANNE. — Leur Jésus.

LÉA. — Comment ?

JUDAS. — Sur qui il a tapé ?

JEANNE. — Sur les marchands du Temple.

LÉA, *s'exclamant, incrédule, éberluée.* — Du Temple ?

MARC, *exultant.* — Oui ! Il a ramassé un fouet, et pan ! et pan !

JUDAS. — Sur les marchands !

MARC ET JEANNE. — Oui !

JUDAS. — Ce n'est pas possible ?

MARC ET JEANNE. — Si.

JUDAS. — Et il tapait ? Il tapait pour de bon ?

MARC, *ravi.* — Ah ! j'aurais voulu que vous le voyiez !

JEANNE, *effrayée.* — Tu vas te taire, toi !

JUDAS. — Il se met en colère... Il cogne... Et pas sur les pauvres bougres... Sur les gros !... Sur les marchands !...

LÉA. — Tu vois !

JUDAS. — Ça change tout.

JEANNE. — Quoi ? Qu'est-ce que ça change ?

JUDAS. — Tout. Parce qu'alors, Jeanne, vous comprenez, ce n'est pas seulement un dieu...

JEANNE. — Ah ?

JUDAS, *renouant la corde autour de ses reins.* — C'est un homme. Et, dans ce cas-là, j'en suis. Un dieu et un homme à la fois, qu'est-ce que j'attendais d'autre, moi ? *(A Marc :)* Où il est, ce Jésus ? Montre-moi le chemin.

Il sort avec Marc rapidement. Les deux femmes se regardent.

LÉA, *elle se laisse aller sur un siège et, le visage illuminé par la joie, elle murmure.* — Merci à lui !...

Tandis que tombe le

ACTE II

Dans la maison de Jeanne, la mère du petit Marc. Une salle très simple, au rez-de-chaussée. Le meuble princi en est une table longue et étroite, qui porte encore les reliefs du repas que Jésus vient de prendre avec ses disci Il y a là : Judas, Bartholomé le forgeron, Thadée l'épicier, Jacques le menuisier, Philippe le caravanier et petit Marc, que nous connaissons déjà, plus quatre autres, nouveaux pour nous : Mathieu le gabelou, Thomas le pays Simon le cordonnier et André l'entrepreneur de pêcherie.

Au lever du rideau, certains des Disciples sont encore assis devant la table, d'autres sont debout, d'autres se lèvent, mais tous, stupéfaits, bouleversés, regardent vers la porte restée ouverte, par laquelle Jésus vient de sortir, suivi de Pierre, Jacques le Majeur et Jean.

Philippe, lui, est devant cette porte, dos au public. Il regarde au dehors. Il a encore le geste de quelqu'un qui a voulu retenir celui qui est parti. Un silence. Puis il revient vers les autres. On le sent suffoqué par la surprise, la gorge serrée.

PHILIPPE. — Ça, alors... *(Un temps. Il regarde les autres, qui sont aussi désemparés que lui. Il hésite, puis, comme pour rompre le silence :)* ...Sans même dire bonsoir !... *(Lourde gêne. L'un se cure les dents. Un autre vide son verre. Un troisième relève un escabeau tombé par terre. Judas, lui, pendant ce temps, va rapidement vers Marc et lui parle à voix basse en l'entraînant vers la porte. Celui-ci sort en courant. Philippe, très nerveux :)* Enfin, quoi !... Dites quelque chose!

ANDRÉ. — Qu'est-ce que tu veux qu'on dise ?

SIMON. — On est soufflés !

THOMAS. — Il y a de quoi, non ?

PHILIPPE. — Raison de plus pour essayer de comprendre !

BARTHOLOMÉ. — « Un de vous me trahira. » Va-t'en comprendre quelque chose à ça !

MATHIEU. — On a eu tort de le laisser partir sans lui demander de s'expliquer.

THOMAS. — Pierre, l'autre Jacques et Jean, eux, au moins, ils l'ont suivi.

THADÉE. — Pour lui demander, tu crois ?

MATHIEU. — Pardi ! Et pourquoi ça serait, sinon ?

BARTHOLOMÉ. — Pour le protéger.

JACQUES. — Ah ! peut être bien. Oui. Aussi.

PHILIPPE. — Dans ce cas, allons-y.

MATHIEU. — S'il avait voulu qu'on le suiv il l'aurait dit.

PHILIPPE. — Et aux trois autres, il le a dit ?

ANDRÉ, *amer.* — Oh ! ceux-là !...

THOMAS. — Ils se croient tout permis !...

PHILIPPE. — Faites comme vous voulez. M j'y vais.

JUDAS, *calme.* — Et où tu iras ?

PHILIPPE. — Hein ?

JUDAS. — Tu sais où il est ? *(Silence.)* J' envoyé le petit. Attendons-le.

PHILIPPE, *qui ne tient pas en place.* — Attendre ! Attendre !... Avec des mots parei en travers du gosier ! *(Un temps.)* « ...Un vous me trahira... » et qui ?... *(A André* Toi ?

ANDRÉ, *sursautant.* — Pourquoi : moi ?

PHILIPPE. — Je ne dis pas : *toi*... Je dira aussi bien : Thomas... Simon... Mathieu... moi. Oui, pourquoi pas moi, pendant qu'o y est ? Eh bien ! non, justement : ce n'est p moi ! *(A Bartholomé :)* Et toi ? Tu voudrais

BARTHOLOMÉ. — Tu es fou ?

Un temps.

JACQUES, *essayant une explication.* — C'éta peut-être une parabole ?

JUDAS. — Non. Quand c'est une parabol on la voit venir. Il sourit. Et même... il toujours un petit geste, tu as remarqué ?... se passe un doigt derrière l'oreille... Comm ça...

JACQUES. — Un tic... Il l'a toujours eu...

JUDAS. — Ce soir, il ne l'a pas fa D'ailleurs, il n'a pas souri une seule fo pendant le repas.

THADÉE. — Non. Il avait l'air triste.

JUDAS. — Plus que ça.

BARTHOLOMÉ. — Découragé.

JUDAS. — Plus que ça.

THOMAS. — Et, ce qu'on voyait surtout, c'est qu'il avait peur.

PHILIPPE. — Pas de nous, tout de même ?

JACQUES. — Faut croire que si ! *(Des « Oh ! » de protestation.)* Ah ! écoutez... Il a dit ça très sérieusement.

JUDAS. — Oui. Très.

Un temps. Lourde gêne. Et soudain...

ANDRÉ, *véhément.* — En tout cas, ce n'est pas moi ! *(On le regarde avec étonnement. Il continue, un peu hagard :)* Je vous jure.

SIMON. — On ne t'accuse pas !

ANDRÉ, *éperdu, torturé.* — Je vous affirme que ça ne peut pas être moi. Je vous jure. Ça ne peut pas ! *(Il halète.)* Il ne *faut* pas que ce soit moi, ça serait trop injuste ! *(Un temps.)* Pourquoi vous me regardez comme ça ?

PHILIPPE, *agacé.* — Bon. Ça n'est pas toi. laisse-nous tranquilles.

A ce moment, on perçoit, venant du dehors, mais d'assez loin, puis de plus en plus près, un bruit de marche cadencée, d'armes entrechoquées, de voix donnant des ordres.

THADÉE, *dans un souffle.* — Chut !... Vous entendez ?

Ils s'immobilisent tous, tendus.

SIMON. — Les Romains ?

JACQUES. — Plutôt la garde du Temple.

BARTHOLOMÉ. — Si c'est pour nous, ça se vaut.

PHILIPPE. — Comment ils sauraient qu'on est ici ?

ANDRÉ. — On aura été suivis.

THADÉE. — Tu crois ?

THOMAS. — Ça se rapproche.

SIMON. — Ils s'arrêtent devant la porte.

PHILIPPE. — On est faits.

Angoisse générale. Puis on se rend compte que la patrouille passe dans la rue et s'éloigne.

JUDAS, *net.* — Non.

MATHIEU. — Ce n'est pas pour cette fois.

Un temps.

THADÉE. — J'ai eu chaud.

Un autre temps, très court, et tout à coup:

ANDRÉ, *criant.* — J'en ai assez ! Je veux m'en aller. Vous m'entendez ? Je veux m'en aller.

LES AUTRES. — Aller ou ?... Qu'est-ce qui te prend ?... André, voyons ! Tu es malade ?... Ce n'est pas le moment de perdre la tête, je te jure !

ANDRÉ, *pris de panique.* — Il ne faut pas qu'ils m'embarquent. S'ils me cuisinent, je ne réponds pas de moi, je me connais. Je parlerai. Je dirai n'importe quoi pour qu'ils ne me tapent pas dessus. Et c'est moi qui le trahirai...

JUDAS, *dur.* — Tu veux te calmer !...

ANDRÉ, *toujours égaré.* — Il ne peut pas avoir menti ! Alors il faut bien qu'il y en ait un. Ce serait moi, je vous le dis... En vérité, je vous le dis !... En vérité, je vous le dis !...

JUDAS — Ah ! tu vas te taire, hein ! Toi pas plus que les autres. Et pas moins. *(Un temps.)* Tu n'as pas honte ?

Un temps. André parvient à se dominer.

ANDRÉ. — Je vous demande pardon.

JUDAS. — Au lieu de nous affoler, essayons d'y voir clair. Ça vaudra mieux. Ce qu'il a dit, il l'a dit : « Un de vous me trahira... » Bien. « Un de vous »... c'est net : ça désigne l'un d'entre nous, y compris Pierre, l'autre Jacques et Jean...

JACQUES. — Attention ! Souvent il dit : « Vous », « Nous », et ça n'est pas tellement précis. Dans son idée, ça veut dire : « Quelqu'un »... « Un homme »... « Les hommes »...

JUDAS. — Ça se peut, mais je ne crois pas. « Me trahira »... ça signifie : « Me donnera à la police ou aux Romains »... Seulement, si on voit bien leur intérêt, à ceux-là, ce que je ne vois pas du tout, moi c'est pourquoi l'un de nous irait s'entendre avec eux. Pour de l'argent ? Il n'y en a pas un parmi nous qui serait capable d'une saloperie pareille. *(Murmure d'approbation.)* Alors ? Hein ? Pourquoi ?

ANDRÉ, *éclatant.* — Et puis, enfin ! s'ils ont envie de le prendre, ils savent où le trouver, ils n'ont pas besoin d'un traître ! *(Un temps. Cette idée les frappe.)* Alors, pourquoi il va inventer ça ? C'est abominable !

THOMAS, *appuyant.* — Oui ? Pour nous faire peine ?

MATHIEU. — Remarque que ce n'est pas tellement vrai qu'ils savent toujours où le trouver. Tiens ! une idée qu'ils décident de l'arrêter ce soir : personne ne sait où il est. Pas même nous.

Un temps.

JACQUES. — Ecoutez... Je pense à autre chose... *(On le regarde. Il hésite.)* Et si, cette fois, il s'était trompé... tout bêtement ?

Un temps assez long.

SIMON, *lentement.* — Ah mais !... c'est que ça aussi ce serait très grave.

JUDAS. — Presque pire.

THOMAS. — Il n'a pas le droit de se tromper.

ANDRÉ. — Ça remettrait tout en question.

JACQUES. — Pas forcément. Il est fatigué. Il

est inquiet. C'est peut-être notre faute. Et si ça avait été une façon de nous faire un reproche ?

THADÉE. — Un peu vif, si tu permets.

JACQUES. — Un peu vif... Mais on n'a pas toujours été parfaits.

SIMON. — Bien sûr. Mais lui alors ? Tu comprends, s'il n'est pas parfait, lui... ça change tout.

Un temps.

JUDAS, *doucement.* — Peut-être que tout a changé...

PHILIPPE. — Comment ?

BARTHOLOMÉ. — Qu'est-ce que tu veux dire ?

JUDAS. — Je veux dire... Je continue à chercher... Tout à l'heure, vous m'avez fait perdre le fil... mais...

Il est brusquement interrompu par l'entrée en coup de vent de Jeanne, la mère de Marc, venant de l'intérieur de la maison.

JEANNE. — Où est Marc ? *(Interloqués, ils la regardent sans comprendre. Jeanne enchaînant :)* Je vous parle de Marc, mon garçon ! Je lui avais dit d'aller se mettre au lit. Il n'est pas dans sa chambre. Qu'est-ce que vous en avez fait encore ?

JUDAS. — Je lui ai demandé de suivre Jésus. Pour savoir où il allait.

JEANNE, *outrée.* — Quoi ?

JUDAS. — Il ne va plus tarder à présent...

JEANNE, *furieuse.* — Vous ne pouviez pas le laisser tranquille ? Vous croyez que c'est des histoires d'enfant, tout ça ? Ah vrai ! j'ai été maligne de vous recevoir !

BARTHOLOMÉ. — Tu ne nous aurais pas laissés dehors pour la Pâque, Jeanne ?

JEANNE. — Oh ! là, là ! C'est bien pour toi que je l'ai fait ! Sans ça... Et où voulez-vous que je le cherche, mon petit, moi, maintenant?

THADÉE. — Il n'y a pas lieu de vous tourmenter, il ne risque rien.

JEANNE. — Qu'est-ce que vous en savez ? Vous me l'envoyez la nuit, dans les rues !... Supposez qu'il y ait une bagarre n'importe où, avec votre Jésus, et qu'il me rentre à la maison avec un mauvais coup...

MATHIEU. — Mais non, mais non...

JEANNE. — Comment : mais non ? Alors, vous ne vous rendez pas compte qu'on en a assez, par ici, de toutes vos manigances ? Et qu'on profitera de n'importe quoi pour vous empoigner comme des malpropres ? Qu'on n'attend qu'une occasion ? Et que, si elle ne vient pas, on la fera venir ? Si vous avez les yeux et les oreilles bouchés, ça vous regarde, mais je ne veux pas que vous preniez mon gamin dans tout ça, compris ? Parce que, je vous le répète, enfant ou pas enfant, tout ça, ça tournera mal.

Elle sort en claquant la porte. Un temps assez long.

BARTHOLOMÉ. — Disons-nous bien une chose : ç'a déjà mal tourné. *(Découragé :)* Je ne suis pas arrivé au bon moment.

PHILIPPE, *brutal.* — Pour la dernière fois : fallait venir plus tôt, comme nous ou rester chez toi comme tout le monde !

BARTHOLOMÉ. — Ça te gêne que je sois là ?

PHILIPPE. — Ça me gêne l'idée que tu sois venu en croyant qu'on avait sorti les marrons du feu et que tu ne risquais plus de te brûler.

BARTHOLOMÉ. — Autant dire que je suis venu pour profiter de vous ?

PHILIPPE. — Il y a un peu de ça.

BARTHOLOMÉ. — Tu veux mon poing ?

JACQUES, *s'interposant.* — Ah ça ! Vous perdez le sens tous les deux ?

MATHIEU. — C'est idiot de se disputer comme ça. Je sais bien... On s'énerve un peu, forcément, après ce qui s'est passé... On ne se sent pas heureux, ce soir. Mais, tout de même, ce n'est pas une raison pour se dire des choses qu'on ne pense pas.

Un silence.

SIMON. — C'est ma faute tout ce qui arrive.

THOMAS. — Ta faute ?

SIMON. — Je n'aurais pas dû venir avec vous. Chaque fois que je suis dans un coup, ça rate.

MATHIEU. — Qu'est-ce que tu vas chercher ?

SIMON. — Si, si. Ç'a toujours été pareil. Je ne porte pas chance.

BARTHOLOMÉ, *goguenard.* — Fallait prévenir, dis donc !

SIMON. — Après tout, c'est une façon de trahir comme une autre, et c'est peut-être ça qu'il a voulu dire.

PHILIPPE. — Mais non, tu n'y es pour rien.

JACQUES. — Si ça rate, personne n'y est pour rien.

BARTHOLOMÉ. — Sauf lui.

JUDAS. — Qui, lui ?

BARTHOLOMÉ. — Lui, Jésus. Puisque tout dépendait de lui.

JUDAS. — Et de vous.

THOMAS. — Nous, on suit.

BARTHOLOMÉ. — Et, bien menée, cette affaire-là n'aurait pas dû rater.

JUDAS. — Qu'est-ce que tu appelles : « bien menée » ?

THADÉE, *expliquant.* — Raisonnablement. *(A Bartholomé :)* Non ?

BARTHOLOMÉ. — Tout juste.

THADÉE. — Si tu veux un exemple, tiens : le coup du Temple... c'est là que ç'a commencé... L'entrée avec « Vive notre roi ! », c'était déjà... Mais le coup du Temple !...

PHILIPPE. — Il y avait trois ans qu'on attendait de passer à l'action : dis plutôt qu'on avait trop attendu, oui !

THADÉE. — Tu vois où ça mène !

THOMAS. — Ou alors, il aurait fallu être quasiment en force.

BARTHOLOMÉ. — Sinon, résultat : on a la police au derrière.

PHILIPPE. — Vous voyez la police partout !
BARTHOLOMÉ. — Mais parce qu'elle est artout, mon bonhomme !
JUDAS. — Conclusion ?
THADÉE. — Conclusion : ce n'est pas le oment de faire les fiers-à-bras et de proquer les autorités.
PHILIPPE. — Ce qu'il faut entendre !... De à crier : « Vive la police ! »
THADÉE, *qui se fâche.* — Si tu le prends mme ça, et si tu généralises, alors, moi, mmerçant établi, marié, père de famille, et mpagnon de Jésus tout comme toi, si tu ermets, moi je te dirai une bonne chose, et n'ai pas peur de la dire : c'est que, de la olice, il en faut.
JUDAS. — Tu en es là ?

Un silence.

MATHIEU, *à Thadée.* — Tu ne lui dirais pas , à Jésus ?
THADÉE. — Moi ? Qu'est-ce que tu paries ?
JACQUES. — Tu le lui dirais ?
ANDRÉ. — Mais oui. Moi aussi. Jésus, il n'est as forcément contre le bon ordre. Rappelle-i : le jour où il a dit qu'il faut payer ses mpôts ? Et pas seulement les riches. Tout le onde. Les pauvres aussi. Et le jour où il a uéri le serviteur du centurion... du centurion omain ? Et le jour où il est allé dîner chez achée... oui, Zachée, le percepteur ?... C'est ien qu'il était... d'accord ? Non ?
JACQUES, *agacé.* — Je ne dis pas... Mais il aut voir dans quel esprit il a fait tout ça...
THADÉE. — N'empêche qu'il l'a fait !
SIMON. — Même qu'on n'y a rien compris.
THOMAS. — Rien du tout.
ANDRÉ. — Oui, parce qu'enfin de deux hoses l'une : ou il est pour, ou il est contre ?
BARTHOLOMÉ. — Et, d'après ce que vous 'avez raconté, ça lui arrive souvent d'être antôt pour et tantôt contre.
THADÉE. — Il y a des moments où on se emande même s'il sait encore exactement où va, alors !
JACQUES, *écœuré.* — Oh ! écoutez...
ANDRÉ. — Oui ? Quoi ?
JACQUES. — Vous savez que je ne lui donne as toujours raison sur tout... Mais franchement... ce soir... je trouve que vous êtes...

Il hésite.

JUDAS, *l'encourageant à parler.* — Vas-y ! Dis-le ! *(Jacques le regarde, hésitant.)* Dis-eur ! Ils ne savent pas !...
JACQUES. — Je trouve... enfin... pas tous, 'ailleurs... mais plusieurs, là... Oui, vous !... e trouve que vous êtes... *(A voix basse, comme 'il avait honte pour eux :)* ...dégueulasses.

Un silence.

THADÉE. — Non, Jacques. Tu es injuste... On s'est mal expliqué... On voulait dire : tout e qu'il a fait dans ce sens-là : le centurion, le percepteur et le reste, je pensais, moi... on pensait que c'était... comment dire ?... une préparation... une espèce de... oui... de politique à lui... Mais qu'après on y verrait clair. Qu'on comprendrait. Et qu'un beau matin, boum ! ça éclaterait, qu'il serait le roi.
JUDAS. — Il le sera.
THADÉE, *sincèrement triste.* — Eh bien ! tu vois, ça n'est plus tellement sûr... *(Un temps.)* ...Alors, n'est-ce pas, on se demande ce qui va arriver maintenant... *(A Judas :)* Toi, tu viens seulement d'arriver chez nous, mais...
JUDAS. — C'est peut-être pour ça que j'y vois mieux et que j'ai le droit de parler. Et aussi parce que, moi, je ne suis pas venu comme vous : par hasard. *(Murmures de protestation.)* Non. C'est juste. Pas par hasard. Alors disons que, ce qui vous est arrivé, vous l'avez un peu oublié. Vous m'avez tous raconté : « Il est passé par chez moi, il a parlé, ça m'a bien plu, et j'ai suivi... » Bien sûr, mais il y avait quelque chose de plus grave que ça, rappelez-vous : il y allait de toute votre vie et de toute la vie des autres. Voilà ce qu'il ne faut jamais oublier, ni vous, ni moi. Voilà ce qu'il faut continuer à vouloir. Ça ou rien. Sinon, c'est foutu.
THADÉE. — Mais tu vois bien que ça n'est plus possible ! Regarde comme il nous traite... « Le trahir » qu'il dit... On ne peut pas accepter ça, après ce qu'on a fait pour lui !
JUDAS. — Et qu'est-ce que vous avez fait pour lui ?
PHILIPPE. — Ah ! là, pardon ! Je t'arrête.
MATHIEU. — Oui.
ANDRÉ. — Bartholomé vient de le dire : pour lui, on a tout quitté.
THADÉE. — Et nous, ce n'est pas d'hier. Trois ans déjà, ça fait.
JACQUES. — On ne l'a jamais laissé seul.
THOMAS. — On a parlé pour lui.
SIMON. — On l'a soutenu.
MATHIEU. — On a fait corps avec lui.
PHILIPPE. — On lui a obéi.
ANDRÉ. — Aveuglément.
THOMAS. — Même trop, quelquefois.
THADÉE. — Fait pour lui ? On l'a défendu, partout, et souvent il y avait du danger.
JUDAS, *souriant.* — Vous l'avez aimé, quoi ?
TOUS, *très chaleureux.* — Oui.
JUDAS. — Oui. Et c'est bien ça que vous lui reprochez.

Un silence. Ils sont stupéfaits, choqués.

JACQUES. — Ne parle pas légèrement, Judas. Je viens d'être très sévère avec eux, mais, là, c'est toi qui te trompes. On ne lui reproche pas notre amitié. Au contraire. Mais dis-toi que, depuis qu'on le connaît, nous, il a beaucoup changé.
ANDRÉ. — Du tout au tout.
THADÉE, *triste, à Judas.* — Il le voit bien lui-même, va... C'est plus ça... Il n'a plus confiance.
JUDAS. — Ça t'étonne ?

JACQUES, *grave, rectifiant.* — Non, non, Judas : plus confiance en lui. C'est une chose que, toi, tu ne peux pas savoir...

THOMAS, *approuvant, vers Judas.* — Tu n'as pas connu ça, toi ; tu ne peux pas te rappeler... La façon qu'il avait de nous tirer derrière lui, un petit troupeau qu'on était...

PHILIPPE. — Et lui, en avant, tout tranquille. Même pas l'air de marcher. Glisser, tiens, si tu veux...

THADÉE. — Pourtant, on ne dirait pas, mais il avance vite. J'ai soufflé, des fois.

MATHIEU. — Et puis, sa manière de parler... Ce qu'il disait, naturellement... Mais aussi la manière.

PHILIPPE. — Même quand on ne comprenait pas, on était heureux.

THADÉE, *précisant.* — Même pas exactement « heureux »... C'était comme si on n'avait plus besoin d'être heureux.

MATHIEU, *approuvant.* — Voilà ! Oui ! Avec lui, tout était « autrement ».

ANDRÉ. — Et plus peur de rien ; ni de personne...

SIMON. — Tout facile.

PHILIPPE. — Et intéressant.

JACQUES. — Et puis alors... la bonté !

THADÉE. — Ah ça ! c'était le plus merveilleux ! Quand il parlait de la bonté de son père, c'était...

THOMAS. — Et sa bonne humeur aussi.... ça surtout !... Et sa gentillesse ! Comme s'il caressait le monde. Ah ! misère !...

SIMON. — Et en même temps, hein ! il savait ce qu'il voulait... Rassurant, quoi !

ANDRÉ. — On se sentait... c'est toi qui disais ça un jour, non ?... on se sentait comme des enfants bien menés.

JACQUES. — Et en vacances !

PHILIPPE. — On n'était plus les mêmes, enfin !

MATHIEU. — Ça n'est pas qu'on était plus intelligents...

THOMAS. — Non... Ni même meilleurs...

THADÉE. — Si... Ça, peut-être un peu... Enfin, on était... on était « mieux ».

PHILIPPE. — Ah ! je te jure, c'était quelque chose...

SIMON, *achevant avec un grand geste.* — ... d'immense !

ANDRÉ. — Oui, on ne se rendait peut-être pas toujours compte, mais quand on y pense, ce que ça a pu être beau !

Il pousse un soupir. Un temps. Ils sont tous plongés dans leur souvenirs.

THADÉE. — Et va-t'en raconter ça à d'autres! Pas moyen. Inracontable. Il n'y aura eu que nous...

ANDRÉ. — Et voilà !... Tout ça pour...

THOMAS, *accablé.* — Oui... J'aurais pas cru...

SIMON. — Moi non plus.

MATHIEU, *honnête.* — Et ça n'est pourtant pas notre faute, hein ?

JUDAS, *dubitatif.* — Tu crois ?

THADÉE. — Ah ! franchement, écoute, non. Nous, on aurait bien continué, mais tu l'a entendu : je ne parle même plus de la tra hison, non, ça on n'en parle plus, c'est tro triste. Mais qu'est-ce que ça veut dire, ç aussi, quand il a dit :« C'est le dernier repa que je prends avec vous » ? *(Un temps.* Qu'est-ce que ça veut dire si ce n'est pa pour nous donner nos huit jours ?...

Silence.

THOMAS. — C'est égal... Ça finit drôlement.

JUDAS, *sursautant.* — Mais ça n'est pas fini ça n'est pas fini ! Alors, quoi ? Tout ce qu vous savez faire, c'est le suivre quand tout v bien ? Et, dès qu'on vous demande un peti effort, dès qu'il faut vous poser une petit question dans vos petites têtes, hop ! plu personne, je retourne à la maison ? Le plu drôle, quand je vous regarde, c'est que vou ne vous rendez même pas compte de ce qu vous êtes, de ce que *nous sommes* devenus De ce qu'il a fait de nous, lui, oui, de nou pauvres diables. Il a fait de nous autre chos que des hommes, et on n'y peut plus rien. E en plus, il a fait de nous tous une seule chose Il n'est plus question de toi, de moi, de to de lui... Il est question de *nous.* Et c'est ç que vous voudriez casser ? Avec nous, il fait du pain, et vous voudriez qu'on rede vienne de la farine ? Allez ! essayez, vous n pourrez même pas. *(Un temps.)* Pas d'his toires, mes amis, on continue. Ceux qui on peur, à ma gauche. Ceux qui n'ont pas peu à ma droite. *(Après une seconde d'hésitation Mathieu va se placer à la droite de Judas.* Ecoutez... A force de vous regarder et de vou écouter, j'ai fini par comprendre ce qu'il voulu dire... *(Mouvement.)* Oui... Et il n'y pas de quoi faire les susceptibles... Vous ave oublié l'essentiel... Ça ne devrait pas être moi de vous le rappeler, mais il faut bien qu je le fasse, puisque vous avez l'air de ne plu y penser... Vous avez tellement l'habitude d le voir en homme que vous avez oublié qu c'est d'abord un dieu... Voilà... *(Un temps.* Vous êtes toujours bien d'accord là-dessus oui ?... *(Murmure d'assentiment.)* Alors Alors pourquoi vous ne faites rien pou prendre part à ça : qu'il est un dieu ? O dirait que vous ne voulez plus le savoir Vous vous traînez par terre, et ça, encore, ç ne serait rien, mais vous vous accrochez lui pour le faire traîner par terre, lui aussi !. Eh bien ! c'est ça qu'on appelle trahir, c'es pas autre chose. Vous le tirez par le ba Continuez, il deviendra un homme comm vous et moi, et à la fin il ne sera plus dieu d tout. Vous aurez réussi ce coup-là : qu'un poignée d'hommes — et de braves hommes ! — empêche un dieu d'être un dieu ! Compl ments. *(Jacques et Philippe vont vers droite.)* Il est trop bon avec nous. « Un d nous me trahira ? » Ça n'est pas un de nou c'est nous tous qui le trahissons, nous, le

ouze ! *(Il s'arrête brusquement et rectifie :)* on ! onze seulement. Parce que moi, Judas, oi, non : je ne le trahirai pas. J'ai compris. aintenant faites ce que vous voulez. La porte t ouverte. Essayez de partir. Peut-être même 'il a seulement voulu nous effrayer pour voir lequel de nous resterait. C'est comme il avait dit : « L'un de vous ne me trahira as. » Eh bien ! celui qui ne le trahira pas, est moi. Voilà.

Un temps.

MATHIEU. — Le seul à ne pas le trahir, si permets...

PHILIPPE. — Oui...

JACQUES. — Oui...

JUDAS. — Je retire.

BARTHOLOMÉ. — Tu fais bien. Parce que... n a peut-être été un peu loin tout à l'heure...

ANDRÉ. — ...Mais on n'est pas des salauds our ça !

MATHIEU. — Alors ? On dit qu'il ne s'est ien passé ? Et ceux qui sont d'accord, à sa roite ?...

Un temps. Thadée, André et Simon ont un mouvement pour venir à la droite de Judas. A ce moment, la porte s'ouvre, et Léa entre dans la pièce. Elle devine, à leur attitude, à l'atmosphère tendue, que quelque chose s'est passé.

LÉA. — Vous en faites, des têtes !

MATHIEU. — Non ?... Pourquoi ?... Non...

LÉA. — Oh ! là, là !... Vous ne vous voyez as !... Qu'est-ce qu'il y a ?

JUDAS. — Rien. On discutait.

LÉA. — Laissez les hommes ensemble après nanger, vous les retrouverez saouls, ou à se attre ! Pourquoi vous vous battiez ?

THADÉE. — On ne se battait pas.

BARTHOLOMÉ. — On n'était pas contents. Simplement.

LÉA. — A cause ? *(Un temps.)* L'histoire de a trahison, je parie ?

JUDAS. — Comment tu le sais ?

LÉA. — Ah ! voilà !...

JUDAS, *plus brutal.* — Comment tu le sais ?

LÉA. — Je les ai rencontrés en venant ici. C'est Jean qui m'a tout dit.

BARTHOLOMÉ. — Et Jésus, tu lui as parlé ?

LÉA. — Non. Mais... j'ai fait semblant de les quitter. Et puis je les ai suivis. Jésus et les trois, sans me montrer. Ils sont aux Oliviers.

MATHIEU. — Et alors ?

LÉA. — Et alors, ça m'intriguait... Et puis je pensait bien que ça devait vous trotter par la cervelle... je me suis cachée et je les ai écoutés... Ils s'étaient assis tous les quatre sur des pierres...

PHILIPPE. — Et Jésus ? Il parlait ?

LÉA. — Oui. Ne vous en faites plus, allez !

JUDAS. — Pourquoi ? Qu'est-ce qu'il a dit ?

ANDRÉ. — Comment il était ?

LÉA, *qui ment assez visiblement.* — Très calme. Tout heureux. Non... Attendez... Sauf qu'il n'était pas tout à fait heureux, justement, à cause de cette phrase qu'il avait dite ici. Ça l'ennuyait, parce qu'il pense que ça vous a fait de la peine.

THADÉE. — Je comprends !

LES AUTRES. — Chut !

LÉA, *continuant.* — Il voulait même revenir pour vous expliquer...

Elle hésite.

JUDAS. — Et il a expliqué ?

LÉA. — Oui... Voilà... Ce qu'il y a eu, c'est qu'il voulait commencer une parabole, et puis il n'a pas trouvé ses mots. Il avait perdu son idée, bref, il a vu que sa phrase vous gênait, que vous preniez ça pour du vrai, il n'a pas su comment s'en sortir, alors, il est parti, et c'est tout... Mais, à part ça, il était tout détendu. Bien plus que tous ces jours-ci... Il leur a proposé de jouer aux osselets avec de petits cailloux. Ils parlaient entre eux, gentiment. Et lui, il disait : « J'espère qu'ils ne sont pas fâchés, qu'ils vont venir, j'ai besoin d'eux, qu'ils vont venir me rejoindre... » Il a dit ça... *(Elle est arrivée au bout de son mensonge sans faiblir. Mais on doit la sentir à la limite de son effort. Elle achève pourtant avec un bon sourire :)* Voilà... Ça va mieux, maintenant ?... Oui : vous avez déjà d'autres figures.

Le visage des hommes s'est peu à peu éclairé. Ils s'entre-regardent, apaisés, mais encore gênés de leurs réactions précédentes, un peu honteux.

SIMON. — Ouf !... C'est vrai qu'on se sent mieux !

JACQUES. — Quand je vous le disais, que c'était une parabole !

MATHIEU. — Enfin, presque.

PHILIPPE, *ravi et indigné.* — Dire qu'on se creusait la cervelle à chercher n'importe quoi !... Et c'était aussi bête que ça !

BARTHOLOMÉ. — Il faut quand même avouer que ça n'était pas clair.

PHILIPPE. — Preuve qu'on est des idiots. Même pas capables de comprendre ce qu'il nous dit.

THOMAS, *piqué.* — Des idiots... Des idiots...

PHILIPPE. — Enfin, quoi, on n'a pas à être fiers !

LÉA. — Ah non ! Vous n'allez pas recommencer ! *(Ils se calment. Ils rient un peu. Léa, pressée de les voir partir :)* Et il vous attend.

Murmures d'approbation. Ils se pressent vers la porte. Judas n'a pas suivi le mouvement.

SIMON, *qui s'en aperçoit.* — Tu viens ?

ANDRÉ. — Tu ne viens pas ?

Léa, une fois de plus, se domine et dit, très gentiment, très simplement, en se rapprochant de Judas.

LÉA. — Laissez-le moi un petit moment... On ne se voit plus...

THADÉE. — Bien sûr... Bien sûr... *(A Judas:)* On t'attend aux Oliviers...

Ils sont tous sortis. Le visage de Léa a changé. Elle s'assied, lentement, comme épuisée.

JUDAS. — Qu'est-ce qu'il y a ?

LÉA, *d'une voix blanche, neutre.* — Rentre chez toi, Judas, et fais ton sac.

JUDAS. — Pourquoi ? Qu'est-ce qui se passe ?

LÉA. — Fais ton sac. Si tu n'as pas compris, c'est que tu es aussi bouché que les autres.

JUDAS, *violent.* — Mais parle, bon sang !

LÉA. — Pas besoin de parler. J'ai raconté n'importe quoi pour les expédier. Allez ! Nous, on part, fais ton sac.

JUDAS. — Tu es folle ?

LÉA, *très lasse.* — Oh ! Dieu, non...

JUDAS. — Ils l'ont pris ?

LÉA, *secouant la tête, tristement.* — Non. C'est pire. Il se roule par terre et il pleure, et il se plaint, et il appelle son père... *(Plus brutale :)* Et son père, je ne l'ai pas vu venir !

JUDAS, *épouvanté.* — Mais pourquoi il fait ça ?

LÉA. — Parce qu'il a la trouille.

JUDAS. — Non !

LÉA. — Je l'ai vu, moi, je sais ce que je dis !

JUDAS. — Et les trois autres, alors ?

LÉA, *cinglante.* — Ils roupillaient. *(Judas a un mouvement vers la porte. Mais Léa s'est levée rapidement et elle l'arrête.)* Pas la peine. Même lui, dans l'état où il est, il ne voudrait plus. Laisse... Il ne peut plus se défendre. On s'est trompés. C'est tout. Seulement, à présent, ça va se gâter... Alors, voilà : moi, j'ai du bon sens et je te dis : il faut qu'on s'en aille.

JUDAS. — Non.

LÉA. — Tu n'as pas *une* bonne raison, pas une seule, pour rester avec lui.

JUDAS. — Mais enfin, toi-même, Léa ?...

LÉA. — Oui. Moi aussi, c'est juste : j'y ai cru, et ça me fait de la peine... *(Plus nette :)* Mais quoi ! Il faut être un peu raisonnable, non ? Puisqu'il n'y a plus personne ? Puisqu'il pleure ? Tu comprends ce que ça signifie, ça ? Il pleure. Il dit : « Si c'est possible, mon père, arrangez ça ! » Et les autres dorment. Et vous tous, ici à vous disputer. Qu'est-ce qu'il te faut de plus ? *(Judas essaye de l'écarter pour aller vers la sortie, mais elle le retient.)* Non. Quand tu es sorti de prison — tu ne te rappelle déjà plus, mais, moi, je me rappelle, — tu voulais te tuer, tu jouais avec ta corde, là, ça me faisait mal. Et puis, là-dessus, il est arrivé, lui, tu t'es mis à y croire tout de suite, je n'ai même pas su pourquoi... C'était comme si tu avais eu peur de mourir, tout à coup, et que tu te raccroches à n'importe quoi... Et, alors, tu penses si j'ai suivi ! Et puis, c'est vrai que je me suis mise à l'aimer, moi aussi. Mais à cause de toi. Parce qu'il t'avait empêché de mourir. *(Très tendre :)* Explique-toi bien ça, Judas j'aimerai toujours les gens qui t'empêcheron de mourir. Que ce soit un médecin, ou lui ou même si c'était une autre femme... T vois... Je ne peux pas te dire mieux...

JUDAS. — Il ne s'agit pas de moi, Léa. I pleure et il est malheureux.

LÉA. — Qu'est-ce que j'y peux ? Et toi ?

JUDAS. — Quelque chose. Toi aussi. Essai seulement de répéter ce que tu viens de dire « Il est malheureux, il pleure, il est seul, alor on l'abandonne »... !

LÉA. — Quand on veut commander aux autres, on se tient debout. Si tu l'avais vu, j te jure ! Non, non, non, non ! Ça n'est plu rien. Un homme qui pleure, moi, je m'en vais Et je ne veux pas que tu te fasses ramasser cause de lui. Une fois suffit.

JUDAS. — Tu es horrible.

LÉA. — Peut-être. Mais ça n'arrivera pas Je me mettrai en travers. J'aimerais encor mieux le donner moi-même, tiens ! *(Judas l regarde très durement. Un temps court.)* quoi penses-tu ? *(Il ne répond pas.)* A « u de vous me trahira » ? Après tout, toi et moi ça ne fait qu'un... Et puis, quoi ? ça arran gerait tout le monde. Une p... c'est fait pou donner les gens à la police... *(Un temps. Ell ajoute, triste :)* Enfin... tout le monde le croit

JUDAS, *doucement.* — Tu vois bien que t as honte et que tu te dégoûtes toi-même... Parce qu'en effet, si Jésus rate, si tous l'aban donnent, si nous partons, toi et moi, si ceux qui devraient veiller sur lui ont peur ou dorment dans leur coin, s'il est tout seul, s on l'arrête, si on le détruit, s'il a fait pou rien tout ce qu'il a fait, alors, ma pauvr Léa ? rien ne sera changé. Le monde ir toujours aussi mal. Le malheur et le saloperies continueront comme avant, et justement, entre autre... il y aura toujour des p.... Je ne veux pas. Lui non plus.

LÉA, *lasse.* — Si c'est un dieu, il a créé le p... avec le reste. Je ne lui en ai pas d rancunes, remarque. Un dieu, ça ne peut pa tout savoir. C'est bien trop occupé à créer, ça n'a pas le temps de s'occuper des créatures Il y a des hommes, comme ça, qui font de enfants à droite et à gauche et qui ne s'en occupent jamais. Seulement, moi, je ne jou plus à réparer ce qui a été mal fait. Si ça n'est qu'un homme, il est foutu. Et si c'es un dieu — moi, je veux bien, après tout, — il se tirera d'affaire tout seul, il n'a besoin de personne.

JUDAS. — Qu'est-ce que tu en sais ?

LÉA. — Ah ! je t'en prie ! Disons qu'il fait ce qu'il a pu... Mais, maintenant, essayon de nous en sortir tout seuls. Tout seuls avec nos pauvres petites moyens. Et il n'y a plu de temps à perdre : viens !

JUDAS. — Non.

LÉA. — Mais ils vont te reprendre !

JUDAS, *ricanant.* — Ah ! non ! Ça no plus !...

LÉA, *effrayée.* — Judas !... Qu'est-ce que tu as faire ?

Il ne répond pas tout de suite. Léa se jette sur lui et le serre dans ses bras. Il ne la repousse ni ne l'accueille. Il est glacé. Il réfléchit. Puis :

JUDAS, *lentement.* — Je ne sais pas encore, mais je vais sûrement faire quelque chose, parce que, tu as beau dire, je suis certain qu'il a besoin de moi.

A ce moment, Jeanne, suivie du Policier, entre dans la pièce.

JEANNE. — Il est rentré ?

JUDAS. — Qui ça ?

LE POLICIER. — Le gosse. De qui voulez-vous qu'on parle ?

JUDAS. — Non.

LÉA. — Quel gosse ? Marc ? Il n'est pas couché ? A cette heure-ci ?

JEANNE. — Non. Croyez-vous ? Il a filé, Dieu sait où. *(Désignant Judas.)* A cause de Monsieur... *(Désespérée.)* Ah ! vous avez fait du joli, vous !...

LE POLICIER. — Oui, dites donc !... Qu'est-ce qui vous prend d'envoyer un gamin de douze ans cavaler la nuit sans prévenir sa mère ?

JUDAS. — Une commission. Pour un ami. Je ne pouvais pas prévoir... Je regrette...

LE POLICIER. — Vous pouvez ! C'est pas des choses à faire. Enfin, n'importe. Il n'y a pas de quoi s'affoler...

JEANNE. — Vous trouvez !

LE POLICIER. — Mais non. Mais non. Il ne risque rien. Vous savez bien ce que c'est : à cet âge, on ne peut déjà plus les tenir. Alors, un soir de fête, vous pensez s'il a des occasions de se distraire ! Cela dit, c'est justement l'heure de ma ronde, je vous garantis que je vais vous le dénicher vitement, moi, et que je vous le ramène dare-dare à grands coups de botte dans le derrière. En attendant, faites-moi le plaisir d'aller vous mettre au lit bien tranquillement.

JEANNE. — Comme si je pouvais dormir !

LE POLICIER. — Mettez-vous toujours au lit vous verrez bien. *(Il la pousse vers la porte.)* Allons ! écoutez-moi, sacrebleu ! Je sais ce que je dis. Moi aussi, je suis père de famille.

Jeanne sort. Léa est revenue tout près de Judas.

LÉA, *à voix basse.* — Alors ?

JUDAS. — Alors, laisse-moi, Léa. Laisse-moi et pars si tu veux partir.

LÉA. — Je ne partirai pas sans toi.

JUDAS. — Alors, tu ne partiras pas. *(Un temps.)* Va tenir compagnie à Jeanne, tiens ! Et attends-moi.

LE POLICIER, *qui les observe.* — Ça va toujours, les amours, je vois !...

LÉA, *sortant.* — Imbécile !

Elle sort très rapidement. Judas, tendu, l'a regardé partir. Le Policier, surpris, a un bon rire : il ne comprend pas.

LE POLICIER. — Qu'est-ce qu'elle a ?... Je ne lui ai rien dit de méchant ?

JUDAS. — Oh !... C'est compliqué... *(Un temps. Il réfléchit. Il a l'air absent. Puis il se ressaisit et dit, presque aimable, en montrant la table :)* Vous ne voulez pas manger un morceau ?

LE POLICIER. — Pourquoi pas ? *(Il s'installe, de bonne humeur. Judas lui donne à manger et à boire, très courtoisement.)* Merci.

Et il commence à casser la croûte. Judas se promène lentement, à pas hésitants, avec des arrêts. On le sent absorbé dans ses pensées.

JUDAS. — Ça vous arrive de vous poser des questions ?

LE POLICIER. — Des questions ? Bien sûr... Comme tout le monde.

JUDAS. — Je veux dire : des questions pour lesquelles il n'y a pas de réponse ?

LE POLICIER, *un peu surpris.* — Permettez... S'il n'y a pas de réponse, ça ne peut plus s'appeler une question...

JUDAS, *sec.* — Oui... *(Il tourne le dos au Policier, qui continue à manger. Judas, assez méprisant :)* Oui... En somme, je ne peux pas trop compter sur vous... *(Un temps.)* Je suis tout seul... *(Il reprend son va-et-vient.)* Tu es tout seul, mon petit vieux... Lui qui pleure, là-bas... Les trois autres qui ronflent... Les autres qui ne comprennent rien à rien... Léa qui veut partir... Et celui-là, qui mange...

LE POLICIER. — Qui ça ?... Moi ?

JUDAS, *sursautant.* — Pardon ?... *(Un temps.)* Oui, vous. Vous mangez, non ?

LE POLICIER. — Ben, oui... Je mange, quoi !... Vous me donnez à manger, je mange.

Judas va vers lui, approche un plat, puis une cruche.

JUDAS. — Tenez... Ça, c'était bon, si je me rappelle... Et un coup de vin.

LE POLICIER. — Merci. Vous avez bu, que vous parlez tout seul ?

JUDAS. — Oui. On a bu. On a bu... On a bu du sang. *(Il verse à boire au policier, qui le regarde avec étonnement et un peu de défiance.)* Il en reste... « Buvez. Ceci est mon sang... »

LE POLICIER, *stupéfait, mais indulgent.* — Alors, ça !... Dites donc, vous avez un drôle de vocabulaire, dans la troupe !...

Il boit, puis s'essuie la bouche d'un revers de main. Judas, sans répondre, reprend sa lente promenade.

JUDAS, *après un temps.* — Léa n'a pas raison : ça n'est pas Dieu qui a créé les p... Dieu n'a pas pu créer le mal, c'est l'homme qui a créé le mal... Et, comme le mal gouverne le monde,

on pourrait aller jusqu'à dire... que c'est l'homme qui a créé le monde. Ou, du moins, le monde comme il va... *(Pause.)* Attends... Attends... s'agit de ne pas s'égarer... *(Plus vif :)* Je ne m'égare pas. La preuve... Quand Dieu a vu que l'homme avait recréé tout ça... et pas bien... ça lui a fait de la peine, à Dieu... Ça lui a fait mal... Alors il s'est dit : je vais me faire homme pour arranger les choses... C'est-à-dire : pour défaire ce que les hommes ont fait... *(Un temps. Il s'approuve.)* Oui... « Je vais me faire homme. » *(Revenant près du policier.)* Et il s'est fait homme...

LE POLICIER, *la bouche pleine.* — Pardon ?

JUDAS, *sans s'occuper de lui.* — Seulement, ça n'est pas facile d'être un homme... C'est tellement pas facile que même un dieu n'arrive pas à s'en sortir, du métier d'homme.

LE POLICIER. — Mais de quoi vous parlez, à la fin ?

JUDAS. — De vous... De moi... Des dieux... Les dieux, on a le droit ?

LE POLICIER, *respectueux, mais un peu réticent.* — Sûr !... Mais...

JUDAS, *qui se promène de nouveau.* — Je pense à autre chose... *(Se tournant brusquement vers le Policier :)* Vous savez ce que c'est, un uniforme ?

LE POLICIER, *qui commence tout de même à être agacé.* — Ah ! écoutez, vous me cassez les pieds ! Vous avez de la chance d'avoir bu.

JUDAS. — Je n'ai pas bu.

LE POLICIER, *ricanant.* — Non. C'est vrai... Rien que du sang.

JUDAS. — Mettez un uniforme sur le dos d'un type, et le voilà qui devient tout de suite soldat. Ou policier. Ou prisonnier. Il pense soldat. Il pense policier. Il pense prisonnier. Il pense uniforme. Quand on se déguise, on prend une autre peau. Et la peau, ça déteint... *(Un temps.)* Voilà !... Un dieu se déguise en homme, et la peau d'homme déteint sur lui. *(Il est heureux d'avoir trouvé. Il a un mouvement de joie, en revenant vers le Policier.)* Voilà !... Il s'est fait homme, et *ça a déteint !*

Il s'assied, non loin du Policier.

LE POLICIER. — Ce qui veut dire ?

JUDAS, *sans répondre, il suit son idée.* — Voilà, voilà... J'y suis... Je brûle... *(Il regarde le Policier et pousse vers lui une bouteille. Absent, mais heureux :)* Mon bon ami, servez-vous... La ville était tranquille ce soir ?

LE POLICIER, *mal à l'aise, se servant, tout en fixant Judas.* — Assez... Oui... ce qui m'embête, c'est ce gamin qui n'est pas rentré...

JUDAS. — Marc ? C'est un brave petit, Marc.

LE POLICIER. — Sa mère se fait de la mousse.

JUDAS. — Elle est gentille, Jeanne, hein ?

LE POLICIER. — Jeanne ? Oui. Pourquoi ?

JUDAS. — Pour rien... La banlieue aussi ?

LE POLICIER. — Quoi ?

JUDAS. — La banlieue aussi, elle est tranquille ?

LE POLICIER, *méfiant.* — Oui. Pourquoi ?... Vous savez des choses ?

JUDAS. — Sur quoi ?

LE POLICIER. — Je ne sais pas, moi... Vous avez l'air bizarre...

JUDAS. — Moi ? Non. *(Il quitte la table.)* Je pense toujours à ce que je vous disais : les questions qui n'ont pas de réponse. *(Maintenant, le Policier est carrément alerté. Il observe Judas avec un intérêt aigu. Leurs regards se croisent, puis Judas se détourne et s'écarte. Le Policier attire vers lui un autre plat et se remet à manger, mais sans cesser d'épier Judas qui est retourné à sa solitude.)* Ça a déteint... Et le voilà devenu un homme... *(Coup d'œil sur le Policier...)* comme lui et moi... *(Il s'anime.)* Et c'est pour ça que je l'ai suivi. Parce qu'il était les deux à la fois. Enfin, quoi... parce qu'il essayait. Mais si ça aussi ça craque, qu'est-ce qui reste ? Rien. Rien de rien. *(Un temps court. Puis, violemment :)* Eh bien ! Non. Je veux qu'il continue. *(Un silence. Il se verse un verre de vin, le vide d'un trait et poursuit :)* Faut l'aider... lui expliquer que dans son mélange de dieu et d'homme il a laissé entrer trop d'homme. La condition humaine, ça pourrit tout, même lui, c'est effrayant !... Il est devenu trop humain... Alors, le voilà qui pleure, à présent, qui a peur, qui crie au secours... « Au secours » qui ? « Au secours, mon père ! Au secours, Dieu ! » Il s'appelle au secours lui-même, et comment voulez-vous qu'il entende, puisqu'il oublie de plus en plus qu'il est dieu, tellement il s'est fait homme ? *(Il a un sursaut de révolte. Il revient vers le Policier et il tape sur la table comme s'il s'en prenait à lui personnellement.)* Eh bien ! non, moi, je veux qu'il continue !

LE POLICIER, *très calme, qui a enfin compris.* — Bon, bon... Ce n'est pas tout de vouloir, remarquez... Mais admettons...

JUDAS, *insistant.* — Je veux qu'il continue. *(S'exaltant :)* Et alors, cette fois, oui, cette fois, je crois, les hommes seront sauvés.

LE POLICIER. — Ah ! ah ?... Les hommes seront sauvés... ?

JUDAS. — Il n'y aura plus de malheureux. Plus de méchants.

LE POLICIER, *qui est entré dans le jeu.* — Oh !... Ça !... *(Finaud :)* C'est moins sûr... S'il n'y a plus de méchants, comment est-ce qu'on reconnaîtra les bons ?... *(Triomphant :)* Ah ?

JUDAS, *ravi, un peu fou.* — A rien. Tout le monde sera heureux. Il n'y aura plus de p..., plus de voleurs. Les esclaves seront aussi riches que leur maître. Et les brigands iront par les chemins recueillir et soigner les lépreux. *(Se reprenant :)* Qu'est-ce que je raconte ? Il n'y aura même plus de lépreux !

LE POLICIER, *jovial.* — Alors ? Qu'est-ce qu'ils feront, les brigands ?

JUDAS, *avec un rire nerveux.* — Ils arrêteront les policiers.

LE POLICIER. — Hé, là !

JUDAS. — Et vous-même, tout gros bonhomme

vous êtes, et tout balourd, et tout vilain, s-même, mon bon ami, vous participerez à gloire de Dieu, vous serez un petit peu Dieu, nprenez-vous ?... *(Un temps.)* C'est pas rveilleux ?

E POLICIER. — On ne peut pas plus. *(Un ps.)* Et, pour tout ça, vous disiez... ?

UDAS, *très net.* — Il faut l'aider.

E POLICIER. — Alors trouvez un truc, « mon ami », comme vous dites... Parce que me mieux vous dire que pour lui, en ce ment, les choses ne vont pas très bien, bien...

UDAS. — Ah bon ! j'ai compris. Mais, alors, aut faire vite. Il faut, n'est-ce pas, il faut il redevienne dieu. Il faut mettre le dieu il est au pied du mur. Tellement au pied du r qu'il ne puisse plus reculer, qu'il n'ait pas utre solution que de montrer le dieu qui en lui. L'homme s'efface, et voilà, c'est u. *(Il frappe sur la table.)* C'est ce qu'il t faire.

E POLICIER. — Ça me paraît très simple.

UDAS, *l'évidence suprême.* — Oui. C'est très ple. Il faut un miracle.

E POLICIER. — C'est ce que je disais.

UDAS. — Et pas un miracle... ordinaire.

E POLICIER. — Fichtre non !

UDAS. — Le miracle des miracles. Celui que sonne ne peut discuter. Vous saisissez ?

LE POLICIER. — Très bien.

JUDAS. — Et ce sera gagné, parce que ce sera le dieu de tout un chacun. *(Un temps. Plus triste :)* Il faut que mon ami Jésus disparaisse... Et voilà que c'est moi que ça regarde, maintenant !... C'est dur. *(Un silence. Le Policier se lève et se dirige vers la porte.)* Vous partez ?

LE POLICIER. — Oui. J'ai très bien soupé. Merci. *(Un temps. Il va de nouveau vers la porte, puis se retournant brusquement :)* Alors ?

JUDAS. — Hein ?

LE POLICIER. — Où il est ? *(Pas de réponse.)* Vous le savez ?...

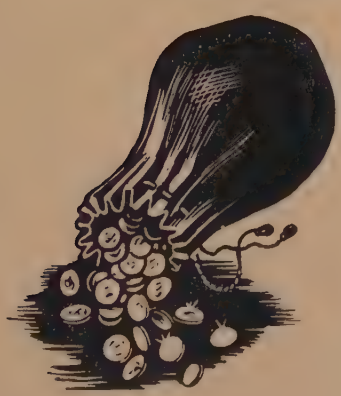
JUDAS. — Oui.

LE POLICIER. — Combien ? *(Judas hausse les épaules.)* Bon. Vous verrez ça avec les chefs. Après tout, ça n'est pas mon rayon. *(Un temps. Il s'impatiente.)* Eh bien ! quoi ? On y va ?

Un long silence. Judas lève lentement la tête vers le Policier. On sent qu'après ce dernier débat intérieur il a enfin pris sa décision. Il se met debout et il dit, calme, froid, résolu :

JUDAS. — On y va.

RIDEAU



ACTE III

Chez Bartholomé. Même décor qu'au premier acte, mais la lumière est celle du petit matin.

Au lever du rideau, Judas est seul en scène. Il va et vient comme un ours en cage. Il a le visage d'un homme qui n'a pas dormi.

La porte s'ouvre brusquement. Léa s'y encadre. Elle a l'air hagard, comme hors d'elle-même. Elle domine mal une espèce de fureur sauvage.

LÉA, *attaquant avec férocité.* — Tu as gagné !

JUDAS, *qui se méprend, dans un cri d'espoir.* — C'est fait ?

LÉA. — Oui.

JUDAS, *même jeu.* — Et quoi ? Qu'est-ce qu'il a fait ?

LÉA. — Lui, rien.

JUDAS, *retombant.* — Ah ?

LÉA, *refermant violemment la porte derrière elle.* — On le torture.

JUDAS, *comme s'il avait reçu un coup dans l'estomac.* — Ah !

LÉA. — Du beau travail !

JUDAS, *à voix basse.* — Les verges ?

LÉA. — Oh ! n'essaie pas de tricher, tu veux ? Non, c'est pas les verges, c'est le fouet. Les fouets. Et ça saigne, moi, je te le dis. Drôle de miracle !

JUDAS, *se raidissant.* — Attends ! Il faut attendre.

LÉA. — C'est bien ce que tu voulais, hein ?

JUDAS. — Oui.

LÉA. — Alors, tu es fier ?

JUDAS. — Oui, je suis fier.

LÉA. — Il y a de quoi !... *(Un temps.)* Il gueulait bien, tu sais ?

JUDAS, *criant.* — Tais-toi !... *(Il change de ton, se ressaisit.)* Non... Raconte...

LÉA. — Et, en plus, ça t'amuse ?

JUDAS, *calme.* — Raconte. Il faut que j'y sois.

LÉA. — D'abord, ils l'ont bien attaché à son poteau, ça m'étonnerait qu'il s'envole, comme tu racontes... Ils se relaient par équipes de deux. Il y en a un qui a le fouet en cuir avec les petites boules de plomb au bout... Tu connais ? Et l'autre, le fouet avec les chaînettes en fer. Ça fait moins de trous, mais plus de crevasses. Quand on tape, la peau craque en long d'un seul coup... Lui, il se tord comme un ver. Il a d'abord essayé d'être courageux, mais pas moyen... Mets-toi à sa place.

JUDAS. — J'y suis.

LÉA. — Ah non ! je t'en prie ! C'est tr facile. Les larmes de sang, je sais ce que c'e moi, maintenant ! Ça ne vient pas des ye les larmes de sang. Ça vient de la peau. *(temps très court.)* Toujours content ?

JUDAS. — Toujours. Il faut qu'il souf comme un homme, d'abord.

LÉA. — C'est ce qu'il fait, rassure-toi. *(temps. Elle le regarde. Puis plus grave, presq admirative malgré elle :)* Compliments. Je d dire que tu tiens le coup. C'est bien imité.

JUDAS. — Ce n'est pas imité, Léa. Pour dernière fois, j'attends, parce que je sais, pa que je suis sûr... Je t'ai déjà expliqué...

LÉA. — Je ne comprends pas les choses s'expliquent, moi !

JUDAS, *s'irritant un peu.* — Tu ne compren pas qu'il va faire un miracle parce qu'il ne p plus faire autrement, parce qu'il est obligé le faire, à présent, s'il ne veut pas que t s'écroule ?

LÉA. — Alors, dis-lui qu'il fasse vite. Si continue, au train où ils lui tapent dessus, ne lui en donne pas pour une heure ; et fi lement, si c'est, comme tu dis, pour délivrer dieu, alors, non, merci ! Moi, j'aime mie délivrer un homme. Excuse-moi, mais, qua je vois un homme entre les mains des cogn moi, Léa, p..., si j'ai envie d'un miracle, c de pouvoir le délivrer.

JUDAS. — En ce moment, je le délivre.

LÉA. — En le faisant crever ? Mais qu'est qui t'a poussé dans la tête, à la fin ? Comm c'est fait, du sang de Dieu, dis ? Tu veux je te le dise, moi ? C'est du sang d'homme, à côté, qui pisse de partout.

JUDAS. — Non. C'est...

LÉA, *criant.* — Ah ! ne me parle plus de Tes bonnes raisons, ça m'est égal. Il n'y a une raison, et il n'y en aura jamais une d à la fin du monde qui permette de donner homme à la police. Et je ne sais pas s'il que celui-là ait mal. Je me fous de ce qu'il Je ne veux pas le savoir. Je sais ce que j'ai Et ça suffit pour que je n'aie qu'une envie tirer de là. Et même si, après ça, ton Jé m'en voulait, tant pis : ça me ferait plaisi moi. Au moins, je lui aurais fait du bien à lui, lui... Et ça, d'être maudite par un hon

ce qu'on lui a fait du bien, ça compte aussi, ı ?... *(Un temps marqué. Elle se reprend. elle dit, plus calme, avec un soupçon d'ironie soi-même :)* Qu'est-ce que tu veux ?... moi, suis faite pour aimer les hommes. On n'a pas même façon. Voilà tout.

UDAS. — C'est ce qu'il y a de plus difficile savoir aimer comme il faut.

ÉA. — « Il faut » !... « Il faut » !... Encore l faut » !...

UDAS. — Oui.

ÉA, *plus doucement.* — Il y a une chose il ne fallait pas, en tout cas. *(Un temps.)* urquoi tu m'a raconté que tu l'avais donné ?... un type était venu me dire ça de toi, je lui rais arraché la tête. Et, tu vois, en ce ment, tu me dirais que ce n'est pas vrai, urais tellement besoin de te croire que je is bien que je te croirais...

UDAS. — Je l'ai pourtant fait, Léa, et tu sais urquoi.

ÉA, *ricanant.* — Pour le bonheur du monde ?

UDAS. — Pour le bonheur du monde.

ÉA, *tristement, sans colère.* — Moi, c'était ins compliqué. Je voulais qu'on soit heureux deux. C'est pas sorcier, je t'assure : il suffit savoir compter jusqu'à deux. Mais te voilà, qui te mets à penser au bonheur du nde !... Le bonheur du monde... Ah ! si je en fous !... *(Silence. Elle le regarde comme si e attendait quelque chose de lui. Elle est esque suppliante.)* Dis quelque chose, au ins !... *(Judas secoue la tête négativement, is il s'approche d'elle avec gaucherie. Elle ie :)* Ne me touche pas !... *(Il s'arrête, glacé. le reprend :)* Tu as mal joué, Judas. Tu as ut gâché. Depuis que tu l'as connu, Jésus, n'est plus moi que tu aimes, c'est lui. J'ai été tiente. On fait ça pour l'homme qu'on aime. puis, tu le livres. Alors, là, vrai, tu n'es pas en. Tu te conduirais comme ça avec une autre nne femme, je prendrais le parti de la bonne mme. Le miracle, c'est toi qui l'as réussi. das, et le miracle c'est que je ne t'aime plus. *l a un mouvement vers elle.)* Non ! Ne bouge s ! Après tout, ça se peut que je t'aime core, malgré moi. Mais, même si c'était vrai, t'est-ce que ça peut bien me faire ? Qu'est-ce ni reste ? C'est plus rien. Je ne veux plus imer. Ça ne m'intéresse plus. *(Un temps.)* otal : on est deux à avoir mal. Et pendant temps-là, lui, il saigne !... Ah ! oui, c'est gné, je te dis ! C'est gagné de partout !... *Un silence.)* Si je ne t'aime plus, Judas, ce est pas parce que tu t'es détaché de moi. C'est rce qu'avec tous tes boniments et tes histoires bon Dieu, à mes yeux, maintenant, tu n'es us qu'un donneur. Et alors, comprends-moi en... Je pourrais aimer un assassin, un voleur, importe qui... Je pourrais aimer un général main, une femme, un policier même peut-re... *(Violente :)* Mais jamais je ne pourrais oucher avec un donneur. Voilà.

Un silence pesant, puis :

JUDAS. — Tu leur as dit, aux autres ?

LÉA. — Que tu l'avais donné ?

JUDAS. — Oui.

LÉA, *redevenant cruelle, presque sadique.* — Devine !... *(Un temps.)* Tu voudrais savoir ce qu'ils te feront, hein ?... *(Judas hausse les épaules.)* ...Voyons !... Est-ce que je leur ai dit ou est-ce que je ne leur ai pas dit ?...

JUDAS, *lentement, profondément.* — Oui... Oui, Léa... Va... Continue... Fais-moi du mal si ça te fait du bien... C'est régulier, tu n'as pas tort... Bien sûr, je n'avais pas besoin de ça, mais quoi, après tout, tu dis ce que tu dois dire. *(Un temps.)* Et pourtant...

LÉA. — Et pourtant ?

JUDAS. — Et pourtant, moi aussi, Léa, j'aurais bien voulu qu'on me permette d'être heureux à deux...

LÉA. — Menteur !

JUDAS. — Mais ce n'était plus possible, on n'avait plus le droit.

LÉA. — Menteur ! Sale menteur !

JUDAS. — Comme tu voudras !... *(Pause.)* Je vais donc te perdre aussi. Ça, je dois dire que je n'avais pas prévu. Mais sans doute que c'était forcé. Quand on sauve tout, on est bien forcé de perdre tout le reste. Et moi avec. C'est moi qui porte tout. Tant pis. Tant mieux. Seulement, c'est lourd, tu sais. C'est un lourd paquet. *(Un temps.)* Ça ne fait rien. Je porterai tout. Et le mal que tu me fais. Et celui que je lui fais. Et mon bonheur (j'en ai un, Léa, un terrible même si ça ne se voit pas), mon bonheur, c'est de souffrir en même temps que lui, d'avoir, moi aussi, un bourreau. Et que ce bourreau, ce soit toi, alors ça, c'est merveilleux. Ça aussi, ça me rapproche de lui : un bourreau qui vous aime. Personne ne peut comprendre, pas même toi. C'est ça le pire. Mais attends... attends... Ce qui compte, la seule chose qui comptera, c'est le moment qui s'approche... Et tu vas voir comme j'ai eu raison... Vous allez tous voir, tous... Maintenant, c'est pour tout de suite...

La porte s'ouvre. C'est le Policier. Il s'arrête. La présence de Léa le gêne.

LE POLICIER. — Oh ! pardon !... Je vous dérange...

JUDAS. — Non. Elle est au courant.

LE POLICIER, *très surpris, mécontent.* — Ah ?...

LÉA, *brusque.* — Oui, Alors ? Où est-ce que ça en est ?

LE POLICIER, *avec gêne et n'ayant aucune envie de parler de ça.* — Ben... ils sont en route.

LÉA. — Lui, comment il est ?

LE POLICIER. — Oh ! vous savez... une exécution, ça n'est jamais joli, joli...

LÉA, *bondissant.* — Quoi ? Ils l'ont condamné à mort ?

LE POLICIER. — Vous ne saviez pas ?

JUDAS, *crispé.* — Mais pourquoi : à mort ?

LÉA, *exaspérée.* — Oh ! toi, ta g... ! *(Au Policier :)* La mort comment ?

LE POLICIER, *toujours gêné.* — La croix.

JUDAS, *dans un sursaut de révolte.* — Non ! Pas sur la croix...

LÉA. — Tu avais des préférences ?

LE POLICIER. — En attendant, il serait plutôt dessous... Et encore, non, il n'a même pas été fichu de la porter, sa croix... Faut dire que ça pèse, soyons juste... Il a fallu réquisitionner un type... Faut dire aussi qu'ils l'ont un peu abîmé, votre ami... Enfin, comme ça, il souffrira moins longtemps. *(Il change de ton.)* Bon... Je ne suis pas venu ici pour vous raconter des horreurs... Et puisque « Madame » est au courant... *(Il prend dans sa poche une bourse qu'il pose sur la table.)* Voilà !... *(Il va à la porte.)* Au plaisir ! *(A Léa :)* Et toi, discrétion, hein ?

Il sort. Un temps. Léa et Judas regardent la bourse. Léa, suffoquée, ne peut pas parler tout de suite. Puis elle réussit à dire, ricanante :

LÉA. — Ah ! tiens ! J'aime encore mieux ça !

JUDAS. — Quoi, « ça » ?

LÉA. — Quand tu me racontais tes belles raisons, je me disais : « Pas possible, il y a quelque chose qui m'échappe, peut-être que c'est moi qui me trompe... » Mais, maintenant, alors, rassure-toi, ma petite Léa... Tout s'explique... C'était pour de l'argent... C'est le pur salaud... Bravo !... Oui, j'aime mieux ça...

JUDAS, *très simple.* — Tu continues à ne rien comprendre. De l'argent, qu'est-ce que ça y change ? Je n'en voulais pas. Ça leur a paru louche, j'ai vu le moment où tout ratait... Alors, j'ai dit oui...

Léa va vers la bourse, qu'elle vide sur la table et compte les pièces.

LÉA. — Tu n'es pas cher !... *(D'un geste violent, elle balaie les pièces.)* Et c'est avec cette ordure que j'ai fait l'amour ! Trois ans que je l'aime. Deux ans que je l'espère. Ah ! je me dégoûte encore plus que toi, tiens ! Je ne vais plus oser me passer les mains sur le corps. De peur d'y retrouver ton odeur. Je ne vais même plus oser me vendre, je suis pourrie aussi.

JUDAS. — Fais attention, Léa. Fais attention. J'ai besoin de tout ce qui me reste de forces. Et ce n'est plus guère. Ne casse pas tout, juste avant la minute même...

LÉA. — Ah oui ! c'est juste ! Il va y avoir le genre prodige ! Je l'oubliais, celui-là. Parfait. Je m'installe. *(Elle s'assied sur le coin de la table. Ils se regardent, se défient.)* Alors ? Ce miracle ? La croix sur le dos, le pauvre diable déjà tout crevé qui ne peut plus se traîner, alors, ce miracle, ça vient, oui ?

JUDAS. — Va-t'en. Laisse-moi seul. Tu en as assez dit.

LÉA. — Oh non ! par exemple. J'ai droit au spectacle, dis donc. J'ai payé le prix. *(Un temps.)* Si tu te voyais !... Tu n'y crois même plus !...

JUDAS, *criant, violent.* — Assez ! *(Et il se laisse glisser à terre, comme un tas de chiffons, la tête dans ses bras repliés. Un temps, puis désespéré :)* C'est trop long. C'est trop lo Mon Dieu, je n'en peux plus. Je vous ai sui je vous ai aidé jusqu'à vouloir votre souffran mais c'est trop, c'est moi maintenant qui peux pas la supporter, votre souffrance. V êtes trop fort pour moi. Vous allez trop lo Arrêtez ! Arrêtez ! Arrêtez-vous de souffr je n'en peux plus. Ou alors, dites-moi si je s le plus ignoble des hommes et si cette fem que j'aime...

LÉA, *vulgaire.* — T'inquiète pas pour el Elle a un bon métier en main.

Mauvais rire.

JUDAS, *se redressant.* — Tu crois que tu hais, et tu le crois tellement que c'est sans dou vrai. Mais, lui, non. Lui, il ne peut pas me ha

LÉA. — Quand je te le disais, qu'il n'y a q lui qui t'intéresse.

JUDAS, *qui se ressaisit, qui raisonne.* — Et met si longtemps à agir, c'est peut-être par qu'il n'a pas compris tout de suite... Oui... fallait que ça entre en lui, que ça monte, mesure que ma trahison réussissait... A mesu qu'il se refaisait dieu... *(Rassuré :)* Seulemen il revenait de loin... preuve que j'avais juste... et c'est pour ça que c'est plus long q je ne pensais... *(Soulagé :)* C'est ça... A présen je suis tranquille... *(Il se calme, il va mont vers une espèce de délire paisible.)* Vois- Léa, « mon royaume n'est pas de ce monde comme il dit... Eh bien ! moi non plus, m royaume n'est pas de ce monde. Et j'ai le dr de dire ça, parce que, depuis hier soir, je su devenu tout comme Jésus. Juste à côté de l et avec lui. On ne se quitte plus, lui et m Lui et moi, c'est pareil. Nous sommes de mains qui se recouvrent. *(Il met ses deux mai à plat l'une sur l'autre.)* La droite et la gauch Deux mains jointes, pareilles et contraires Moi, je suis la gauche... *(D'un geste rapide, cache sa main gauche derrière son do ...Cache-toi, travail est fait... (Puis il élè lentement sa main droite, en la regardant av amour, et il dit avec un sourire d'illuminé* Lui... Regardez-le qui monte... Comment voul vous que j'aie peur avec ça ?... *(Il répète* Regardez-le qui monte...

LÉA, *dure.* — C'est beau à voir !

JUDAS, *il est de plus en plus ardent convaincu ; il « voit » ce qu'il raconte.* — C' beau à voir. Moi non plus, je n'avais p compris. Un miracle, Léa, ça ne se fait p dans un cul de basse-fosse, devant dix pe sonnes. Non. Ça se fait debout, très haut perch avec beaucoup de monde autour, et lui plan sur la colline. D'ailleurs, il l'a dit : « Qua j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout moi. » Voilà... Il est élevé de terre, et tout monde est là qui le regarde... Et, maintena ça vient. Ça y est !... Les clous vont tomb de ses mains et pousser dans la terre comm des fleurs. Il n'y a plus d'épines sur son fro ce sont des rubis. Et il descend de la cro

ıs avoir plus mal nulle part, comme un eau, très doucement. Et tous ces gens qui nt là ne sont même pas effrayés, parce qu'ils vent à présent que ça devait venir. Et lui, prend la main de celui qui est à côté de lui, celui-là prend la main d'un autre, et l'autre end la main d'une vieille femme, et la vieille mme prend la main d'un petit enfant, et nfant prend celle d'un soldat romain... *(Il .)* Oui, oui, d'un Romain, pourquoi pas aintenant ?... Et voilà comme ça que, de ain en main, depuis la croix jusqu'au Temple, ute la ville, tous les pays, le monde entier, fait une guirlande qui ne s'arrêtera plus mais !... *(Triomphant :)* Et cette guirlande, est moi qui l'aurai tressée... Alors, ta main, première, Léa ! Tu verras bien que tu 'aimes encore !

La porte s'ouvre. Marc paraît sur le seuil. Il est livide. Il s'appuie de l'épaule au chambranle. Il tremble. Judas et Léa, interdits, se sont avancés ensemble vers Marc. Deux répliques en même temps.

LÉA. — D'où viens-tu ?

JUDAS. — Qu'est-ce qu'il y a ?

Très court silence. Marc se détache de la porte, regarde Judas et Léa. Il se jette sur Judas et le serre contre lui, passionnément.

MARC. — Il est mort.

LÉA, *s'écartant, glaciale.* — Gagné !

JUDAS. — Qu'est-ce que tu dis ? De qui arles-tu, Marc ? Qu'est-ce que tu dis ?

MARC. — Je l'ai vu... J'aurais pas dû y aller, ıais il y avait les autres... Et, quand j'y étais, e sais pas pourquoi je restais là, mais je ouvais pas m'en aller... Pourtant !... Il y en vait qui riaient, figurez-vous... Même des etits... Un que je connais, il criait : « Descends le là-haut puisque tu es tellement malin ! » Jésus, il disait ça !... J'ai pas osé lui taper lessus, mais, juste après, je lui ai filé un roche-pied... Les moins vaches, c'étaient peut-tre encore les soldats. Il y en a un qui lui a lonné à boire quand il a dit qu'il avait soif... 'est tout ce qu'il a dit, d'ailleurs... Enfin, resque... J'ai pas tout entendu, j'étais pas ssez près... Mais un petit peu après, il a ncore dit : « Mon Dieu, pourquoi m'as-tu ıbandonné ? » Et puis, encore un petit peu près, il est mort. Alors ils lui ont mis un coup le lance, pour être sûrs, et alors ils ont dit u'il était mort, qu'on pouvait partir... Il s'était nis à faire presque noir, alors j'ai eu peur. 'ai même crié, à un moment, comme quand n rêve, vous savez ? Mais l'autre garçon était evenu me rendre mon croche-pied, je suis ombé par terre, alors j'ai bien vu que je ne lormais pas... Ah ! Je vous jure !... J'oublierai amais ça... Et, en même temps, vous voyez... 'est drôle à dire, j'étais presque... enfin, pas « content » naturellement, mais, quand même, l'avoir été là !..

JUDAS, *très calme, caressant machinalement les cheveux de Marc qui est toujours contre lui.* — Il faut aller dormir, Marc...

Il l'écarte doucement.

MARC. — Je peux pas rester ici, avec vous ?

LÉA, *violemment.* — Marc !

JUDAS, *épouvanté.* — Quoi ? Qu'est-ce que tu veux lui dire ?

LÉA. — De toute façon, ça se saura, tu sais.

JUDAS, *suppliant.* — Oui. Mais pas maintenant.

Ils se regardent. Léa, alors, a pitié de Judas — ou de Marc. Elle renonce à dire ce qu'elle allait dire.

LÉA, *faussement calmée.* — Bon. *(Elle vient prendre Marc par la main et l'emmène vers la porte.)* Allons ! viens. Ta mère te cherche depuis hier.

MARC, *se raccrochant à Judas, qui l'écarte.* — Elle va me battre.

LÉA, *très douce.* — Pas si je suis là...

JUDAS. — Va, Marc... Elle a raison... *(A Léa :)* Merci, Léa...

MARC. — Mais je vous verrai ce soir ?...

JUDAS. — Ce soir ? Bien sûr... Oui, ce soir...

LÉA, *faisant sortir Marc devant elle.* — Va. J'arrive. *(Marc sort. Léa revient vers Judas. Elle se campe devant lui, très calme :)* Judas ?

JUDAS. — Oui ?

LÉA. — Tends la joue.

JUDAS. — Quoi ?

LÉA, *féroce.* — Tends la joue. *(Judas reste immobile, sans comprendre. Léa l'embrasse sur la joue.)* Moi aussi, je donne un baiser, *avant. (Judas, horrifié, a reculé. Mais elle avance sur lui et, posément, lui crache au visage. Puis elle va vers la porte en appelant :)* Marc ?...

Et elle sort. Judas reste seul, figé sur place, sans un geste. La lumière, qui avait progressivement baissé depuis un certain temps déjà, remonte peu à peu, marquant symboliquement que la nuit a passé.

JUDAS. — Et voilà... C'est fini, mon pauvre Jésus... Tu es mort. Le soleil ne s'est pas arrêté. Il y a eu une nuit comme toutes les autres nuits sur le sommeil des gens qui peuvent encore dormir. Et, maintenant, le jour, de nouveau. Ce qui prouve que c'est bien fini et que tu ressembles à tous les autres morts. Le ciel ne s'est pas déchiré. Il est aussi bien cousu que d'habitude. Il éclaire une croix de plus et un cadavre qui ne fait plus peur à personne. Qui n'étonne même personne. C'est à peine si les passants jettent un regard sur toi. C'est la vie. Pour le moment, il n'y a que ma pauvre Léa, toujours folle, qui essuie le sang de tes pieds avec ses cheveux, et je trouve ça très bien... Elle a couru à toi pour te demander pardon parce que je t'ai tué. Elle croit, si tu lui pardonnes, que je serai peut-être pardonné. *(La lumière baisse de nouveau. C'est la fin du*

deuxième jour.) Et une nouvelle nuit qui commence... J'aime bien la nuit, moi, maintenant : ça me cache... Pas que j'aie honte, mais je suis malheureux... *(Plus âpre :)* Ça n'est pas de pardon que j'ai besoin. Je suis impardonnable. Qu'est-ce que je suis allé m'imaginer ? Un homme, tu étais, Jésus. Mais le seul qui ait jamais mérité ce nom-là. Avec toi, on pouvait essayer. On aurait pu vivre. La police, eux, ils ne s'y sont pas trompés. Ils m'ont donné trente deniers pour qu'il soit bien entendu que je vendais un homme. Que je vendais mon meilleur ami. Léa aussi a vu clair. Elle m'a craché dans la figure. Je mourrai avec ce crachat-là sur la peau. Comme une marque. Tu me reconnaîtras à ça. *(Le jour remonte. C'est le troisième jour.)* Et voilà encore un matin. Le matin du troisième jour, Jésus... Tu es déjà un vieux mort... Ce que ça va vite ! Regarde tous les autres... Ils sont déjà loin. Ils ont proprement foutu le camp. Ils se sont planqués dans un petit coin de campagne. Ils bavardent avec le tanneur, le grainetier. La vie tranquille a du bon. Il n'y a rien de tel, au fond, que les gens rangés. Et voilà. Toi, tu es mort, mon pauvre Jésus. Et moi, je vais me tuer. Qu'est-ce qui me reste d'autre ?... Impardonnable !... Impardonnable, mais coupable, ça, non... Seulement, qui comprendra ? Ici, on fera de moi un horrible. Toi seul pouvais et pourras jamais me comprendre. Si par hasard il y un paradis quelque part, tu y es arrivé ma tenant. Alors, là-bas, si tu trouves quelqu'u qui parler, touche-lui un mot de moi... C'est dernière chose que je te demande encore, n qui t'ai déjà tout demandé...

Le jour baisse. C'est la fin du troisiè jour. Judas a dénoué la corde qui serre la taille. Il ouvre la porte de dro et sort en refermant la porte derri lui.

Un temps. Le jour remonte. Puis on ente venant d'assez loin, la voix de Léa crie : « Judas ! »... *Un temps assez cou Et de nouveau, plus proche :* « Judas Judas ! »... *La porte s'ouvre. Léa appar Et elle crie :*

LÉA. — Judas !... C'est toi qui avais raiso Judas : Il est ressuscité ! *(Elle s'inquiète silence, brusquement. Prise d'une angoisse, e court vers la porte de droite, qu'elle ouvre, ce qu'elle aperçoit et que nous ne voyons p mais que nous devinons : le corps de Jud pendu au bout de sa corde, la fait tomber genoux, et elle dit :)* Ça n'est pas juste !...

Tandis que tombe le

RIDEAU

Judas
as André Jacques Philippe Mathieu Thadée

Le Policier Judas

JUDAS. — *Le plus drôle, quand je vous regarde, c'est que vous ne vous rendez même pas compte de ce que vous êtes.* (ACTE II.)

JUDAS. — *Il en reste... « Buvez. Ceci est mon Sang... »* (ACTE II.)

LE POLICIER. — *Et puisque « Madame » est au courant... Voilà !* (ACTE III.)

JUDAS. — *Il faut aller dormir, Marc.* (ACTE III.)

LÉA. — *Ça n'est pas juste !* (ACTE III.)

(Photographies France-Illustration - Roger Boulet)

Judas Le Policier

Judas
Marc

Léa

"UN NOMMÉ JUDAS"

DEVANT LA CRITIQUE

CLAUDE-ANDRÉ Puget et Pierre Bost viennent de nous donner, à la Comédie Caumartin, une pièce qui éveille puissamment l'intérêt, sollicite la discussion et s'impose à nous par une belle simplicité de construction et de ligne.

Œuvre composée autour d'un personnage. D'un de ces personnages, à mi-chemin de la légende et de l'histoire, qui ne sont pas près de laisser notre interrogation en repos, car leur destin, fixé en quelques traits profondément inscrits dans nos mémoires, comporte cependant cette marge d'indétermination, concernant les conditions et les mobiles de leurs actes, qui nous autorise à rouvrir toujours à neuf le dialogue à leur sujet.

Un nommé Judas... Le titre à lui seul suggère cette marge d'incertitude. Il y a, dans l'aventure de Judas, quelques signes de contradiction que nous voudrions savoir résoudre. Comment ce disciple, jusque-là confondu avec ses compagnons dans la fidélité à leur Maître, s'est-il détaché d'eux ? Pourquoi cette trahison de fait, sinon nécessairement d'intention ? Et, la trahison consommée, sans un regard pour le paiement de son abominable entremise, pourquoi ce désespoir qui put être du remords, mais naître aussi du sentiment d'un abandon, d'un malentendu monstrueux, d'une iniquité subie ? Car, pour nous qui savons la fin de l'histoire, aux contradictions du personnage se superpose la contradiction de son destin : instrument nécessaire, quelle part de liberté lui demeurait ? Et le pardon de sa victime n'allait-il pas, en lui, à une autre victime : l'un et l'autre solidaires dans l'accomplissement du mystère qui transformera le monde ?

JEAN NEPVEU-DEGAS,
dans *L'Observateur*.

CETTE pièce n'est pas sans défauts, loin de là, mais elle est courageuse. Il faut un certain courage à des auteurs pour aborder un tel sujet qui ne permet ni plaisanterie, ni détente, ni comique, ni sourire. Il faut du courage pour se risquer dans un semblable débat. Pierre Bost et Claude-André Puget sont allés fermement jusqu'au bout de leur propos sans concession. Leur ouvrage a le mérite de la simplicité. On appréciera sa vertu linéaire. On peut cependant lui reprocher, parfois, de marquer un peu le pas. Comme on peut reprocher, par moments, au style une familiarité trop appuyée, trop sensible, trop volontaire. Mais que cette question du style était donc difficile à trancher ! Il s'agissait de déterminer exactement le moyen terme entre l'écriture et la parole, entre le verbe et le langage de ces êtres sans apprêt envahis par une grande idée et comme dorés par une lumière insolite. Il fallait leur conserver leur expression simpliste et sublimer leurs gestes et leurs mots, à leur insu... Non, certes, cela n'était pas facile à réaliser. C'est pourquoi Puget et Bost ont du mérite. J'ai été, d'autre part, assez sensible à plusieurs scènes qui précèdent l'exposé du drame de Judas (lequel, ainsi que le titre l'indique, constitue le vrai et le seul sujet de la pièce... mais on ne le découvre qu'à la fin du deuxième acte...) et ces scènes auxquelles je pense ne manquent pas de qualité humaine : ce sont celles où les disciples doutent, s'interrogent, se méfient, se combattent, frôlent le découragement, les scènes où ils sont, tous, en train de trahir le Maître, avant la lettre.

Le drame de Judas, d'après Claude-André Puget et Pierre Bost : il est presque élémentaire. Judas s'est mêlé de penser, Judas croit avoir découvert la vérité, il s'imagine avoir compris le débat douloureux du Dieu vivant. Ce Dieu s'est fait homme ; le Dieu en lui a été peu à peu gagné par l'homme : l'homme a déteint sur Dieu ; Jésus a été victime d'une sorte de contamination de la faiblesse humaine, et il erre se lamentant, il geint, il n'arrive plus à se décider... Comment lui rendre sa qualité de Dieu ? En le faisant apparaître comme tel. En l'obligeant à se révéler, démontrer, à se prouver. Comment faire éclater Sa Lumière et Sa Force ? En le contraignant à accomplir un miracle. Judas se croit l'ins trument de Dieu. Judas se dit « Je vais le livrer. Il les per suadera de sa déité en se l bérant de leurs mains. » E puis, c'est la prise, le supplice la mort. Et Judas, à chaqu épreuve subie par sa victim bien-aimée, titube, chancelle frémit un peu plus douloureu sement. Il comprend de moin en moins. Il aboutit à la convic tion qu'il s'est trompé, qu'il failli, trahi pour rien. Et désespéré, il se pend. Et, l matin du jour glorieux de l Résurrection, une femme ac court pour lui crier : « Judas tu avais raison »... Mais elle n trouve que le cadavre de Judas Et elle s'abat en murmurant « Ce n'est pas juste... »

JEAN-JACQUES GAUTIER,
dans *Le Figaro*.

LA mise en scène de Jea Mercure a le style qu'i imprime à tout ce qu'i touche. Elle saisit et enchaîne Elle se grave en nous en masses en mouvements et en trait inoubliables. Elle est rempli de trouvailles, comme le repa chez le Policier, qui vien prendre à la table vide la plac centrale que Jésus y occupai et casser la croûte où il rompu le pain.

A la tête de l'interprétation il convient de mettre Mar guerite Jamois, admirable, pa thétique Léa. Avec son beau masque, ses gestes larges e précis, dans sa robe mouvante elle traverse la pièce comm une de ces figures antiques don on verrait soudain la cons cience éveiller le marbre. Ell est la conscience du drame. J ne l'ai jamais vue plus boule versante.

Paul Meurisse avait la redou table tâche d'incarner Judas Il s'en acquitte avec une inten sité dramatique qui part d l'intérieur et qui nous touch par sa mesure même. Pâleu du visage, regards sans lu mière, gravité de la voix, tou concourt à donner à son per sonnage l'ombre dans laquell il se débat.

MARCELLE CAPRON,
dans *Combat*.

Comité de Direction } Président : Vincent DELPUECH.
Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.

Fondateur :
GEORGES OUDAR

Imprimerie MOULLOT - MARSEILLE — Dépôt légal 2me trimestre 1954